

Mohamed-Chérif Ferjani

Politologue

Professeur émérite (Classe exceptionnelle) de sciences politiques et d'islamologie à l'Université Lyon 2.

Président du Haut conseil scientifique du Tombouctou Institute for Peace Studies.

Juin 2023

Habib -Sabah el kheir si Cherif.

Cherif -Sabah el kheir

Habib -On se connaît, donc on va se tutoyer, on ne va pas faire semblant.

Cherif - Exactement.

Habib - Alors je vais te laisser la parole, dis-nous qui tu es.

Cherif - Qui suis-je ? C'est un grand problème, ça. Est-ce qu'on sait qui on est ? Donc je suis professeur honoraire de l'université Lyon 2 dans le domaine des sciences politiques et de l'islamologie. Je suis depuis ma retraite en 2016, président du Haut conseil scientifique du Tombouctou Institute for Peace studies, l'Observatoire des radicalités dans l'Afrique subsaharienne.

Mais derrière tout cela, il y a tout un parcours qui correspond à la traversée de deux siècles qui sont pour moi-même plusieurs siècles. Si on considère l'origine nomade, dans la basse steppe du Kairouanais et les plaines du Nord, le mode de vie c'était plus le « Moyen-Âge ». On peut dire qu'en moins d'un siècle on a traversé plusieurs siècles.

Habib - Comment un enfant de bédouin devient philosophe, devient professeur honoraire dans une grande université, c'est quoi ce chemin ?

Cherif - Le chemin, c'est le chemin de la Tunisie et de l'indépendance.

Moi, j'ai intégré l'école à l'âge de dix ans parce qu'avant il n'y avait pas d'école dans les campagnes tunisiennes. Je suis rentré à l'école en janvier 1958. L'école devait être prête en octobre 1957, mais elle n'était pas prête. Donc on est rentrés en janvier 1958. Et là, c'était une décision prise par des nomades, dont mon oncle qui est le chef de la famille, enlever trois bergers potentiels à la famille, c'était de la folie, pour les

envoyer à l'école. Mon oncle avait décidé qu'un de ses fils, moi je n'avais pas de concurrent, j'étais enfant unique, et un des fils de sa nièce qui était comme sa sœur iraient à l'école. Et du coup, donc on nous a retranchés à la vie nomade, tous les trois. Mais on est resté sous la tente dans la steppe Kairouanaise, à côté de l'école.

Et puis il y a eu cet investissement de la Tunisie indépendante dans l'enseignement et dans l'encouragement à des enfants issus de milieux pauvres qui ne pouvaient pas faire des études. Moi, ce qui m'a permis de faire des études, c'est que j'avais tout gratuitement. L'internat, le lycée, le trousseau, les fournitures scolaires. Mais la contrepartie, c'était si je redouble, je perds tout cela et j'arrête l'école. C'était le pari avec la famille. Il faut réussir et brillamment pour garder la bourse, pour garder la possibilité d'aller à l'école. Sinon, c'était la fin.

Habib - Donc si tu as fait tout ce parcours, avec des hauts et des bas, et arrivé là où tu es arrivé aujourd'hui, c'est grâce ou à cause de ton oncle.

Cherif - Alors il y a mon oncle, mais il faut dire ma tante qui m'a élevé, ma tante paternelle, Om Sultana, c'est elle qui a été la première à avoir l'idée. Elle m'a donné quatre œufs et elle m'a amené un meddeb de l'école coranique et elle lui a dit : « Tu t'en occupes ! » Et comme ça, j'ai commencé avant la construction de l'école, j'ai fait ce qu'on appelle le Kuttab, l'école coranique où j'apprenais le Coran et j'ai appris à lire et à écrire avant d'intégrer l'école. Ce qui m'a facilité après la réussite à l'école primaire, quand l'école primaire a été construite.

Habib - Je me suis toujours posé la question parce que, moi j'ai eu mon itinéraire comme tout le monde, on a tous eu son itinéraire mais stable quelque part, je veux dire sédentaire. Comment s'organisaient les semi-nomades ou les nomades avec l'enseignement, les meddeb, comment ils faisaient avec les enfants ?

Cherif - Alors, chaque fois qu'on se déplaçait quelque part, il y a toujours un petit meddeb dans le coin. On m'amenait chez le meddeb. La première fois, je rejoignais ma tante qui m'a élevé, dans la steppe Kairouanaise. Ils ont cultivé un peu de blé et elle, elle s'occupait de la récolte. J'y suis allé parce que j'étais attaché à elle et elle m'a amené chez le meddeb.

Dans le milieu nomade, quelqu'un qui sait lire et écrire n'est plus un enfant. Il intègre le milieu des adultes. Je lisais les lettres et j'écrivais les lettres de tout le monde, et donc, quelque part, on m'a volé mon enfance. J'étais à part par rapport aux autres enfants puisque je lisais.

Avec l'école primaire, c'est pareil, c'est à dire que dès la première année de l'école primaire, pendant l'été je faisais l'instituteur pour ceux qui ont redoublé la première année de l'école primaire et pour ceux qui vont intégrer la première année. La

deuxième année, c'est pareil. C'était ma manière de contribuer, parce que pour la famille, il fallait que je gagne de quoi payer la scolarité pour moi et mes cousins.

Habib - Tu étais rémunéré pour ça ?

Cherif - Ah oui, oui, j'étais rémunéré, c'était mon père qui négociait avec les familles selon le revenu, selon le nombre d'enfants qui suivaient mes cours sous la tente. Parce que dans la steppe il n'y avait personne. Quand l'école fermait, il n'y avait pas d'instituteur qui restait sur place, les instituteurs repartaient chez eux, qui à Kalaa Kebira, qui à Hammam Soussa, qui à Kairouan ; et du coup les enfants restaient sans rien pendant l'été et donc, c'était à moi de relayer les instituteurs pendant l'été.

Habib - Tu as mentionné que c'est ta tante qui s'est occupée de toi.

Cherif - Ma famille, du côté de mon père étaient des nomades. Ma famille du côté de ma mère étaient des sédentaires. Mon grand-père paternel était le caïd d'un groupe de tentes qui se déplaçaient ensemble - le *'azib* -. Et mon grand-père, du côté de ma mère, était un bandit de grand chemin, qui rançonnait les nomades et ceux qui se déplaçaient du sud et du Sahel vers le nord pour aller vendre les dattes, l'huile, les olives vers le nord. Et quand ils redescendaient vers le sud avec le blé, il les rançonnait. Quand mon grand-père maternel rançonnait trop les nomades, c'est mon grand-père paternel qui intercédait et donc ils sont devenus amis.

C'était les deux familles qui ont décidé de renforcer ce lien entre les deux grands pères, mon père va épouser ma mère. Mais ma mère ne supportait pas le mode de vie nomade. Elle n'a vécu avec mon père que trois mois. Mon grand-père, par exemple, bandit de grand chemin du temps de la colonisation, a tellement terrorisé un colon qu'il l'a fait fuir et le colon lui a laissé sa ferme dans la région de Nadhour, à côté de Saouaf, sur le versant sud de la dorsale Tunisienne. Et donc je suis né dans cette ferme coloniale. D'ailleurs, mes cousins du côté de ma mère maintenant vivent grâce à cette ferme-là. Ils vivent encore là-bas.

Habib - C'est formidable. C'était le premier territoire libéré !

Cherif - Exactement. Exactement.

Habib - Et ça, c'était dans quelles années ?

Cherif - C'était dans les années 40. Moi je me souviens par des rapprochements que je suis né, il n'y avait pas l'état civil à l'époque, dans l'hiver 1947-48.

Habib - Pardon de m'arrêter là-dessus. Tu as travaillé longtemps à l'université à Lyon, tu y es encore, si tu disais à un gamin, un étudiant à l'université, je ne me rappelle pas, je ne sais pas à quel moment, ils ne comprennent pas !

Cherif - Pas seulement mes étudiants à Lyon. Mes camarades en prison ne comprenaient pas, eux non plus. Nous quand, on recevait le journal clandestinement en prison, les gens se précipitaient sur l'horoscope. Et Fatih Ben Haj Yahia qui, était avec moi en prison, qui a écrit *El Habs Kadhab wa el hayy iraweh, La gamelle et le couffin*, en français, disait : « Chérif ne s'intéresse pas à l'horoscope, parce qu'il ne connaît pas sa date de naissance ! ».

Moi par exemple, pour connaître à peu près ma date de naissance, je me base sur celles de mes cousin(e)s ayant le même âge que moi et qui sont nés dans des régions où il y avait l'état civil. J'ai mes cousins et cousines à Menzel Bourguiba, à l'époque c'était Ferryville, dont les parents travaillaient à l'arsenal ou d'autres entreprises déclarant leur salariés à la sécurité social et à la caisse des allocations familiales ; ceux-ci devaient par conséquent déclarer leurs enfants à l'état civil dès leur naissance.

Sinon, je suis rentré à l'école avec l'identité de mon cousin. Mon oncle qui avait décidé que j'irai à l'école avec le dernier de ses fils et un autre cousin, quand il est arrivé pour m'inscrire à l'école, ils lui ont dit : « Il faut son bulletin de naissance. » Il leur a dit pas de problème, il prendra l'identité de mon fils qui ne va pas aller à l'école. Sauf que son fils qui n'allait pas à l'école il était né en 1946. Donc, ceux qui inscrivait ont dit que c'était trop vieux, c'était en 1956-57, les inscriptions à l'école. Il leur a dit : « Qu'est-ce qu'il faut ? » Ils lui ont dit au maximum 1949. Il a dit pas de problème, il a pris un stylo, il a transformé le six - il savait un peu lire et écrire - en neuf. Il leur dit voilà, il est né en 1949. Je suis entré à l'école primaire avec l'identité de mon cousin et en plus la date de naissance falsifiée !

Et mon père, il perd sa paternité sur son enfant unique. Il faisait des pieds et des mains pour retrouver sa paternité. Et il y a eu ce qu'on appelle les *taçârûh*, les déclarations après coup de l'état civil. Et donc on lui a dit qu'il pouvait me rétablir dans mon identité ; il suffirait qu'il y ait deux témoins qui disent que je suis son fils et qui témoignent que je suis né à telle date.

Et là, l'instituteur qui trouvait que j'étais éveillé - je m'occupais de l'infirmerie, je m'occupais de la petite bibliothèque de l'école - a dit à mon père : « Tu vas le déclarer né en 1951 pour qu'il puisse faire le secondaire long, pour qu'il puisse après aller à l'université. »

Habib - Et donc dans l'état civil aujourd'hui, tu es né en 51. Par curiosité, à quelle date tu fêtes ton anniversaire ?

Cherif - C'est le 8 janvier. Parce que c'est ce qui est déclaré à l'état civil, je ne sais pas pourquoi. La déclaration à l'état civil, c'était fantaisiste parce que les gens dans les campagnes ne savent pas ce que ça veut dire 49, 51. J'ai un oncle qui a déclaré toute la famille à l'envers. Pour l'état civil, c'est la date de naissance et pour lui c'est

l'âge ! Et donc il était plus jeune que ses enfants ! J'ai un cousin qui a été appelé à faire son service militaire à l'âge de trois ans !

Habib - Je ne peux pas m'empêcher de rire, évidemment, parce que c'est extraordinaire ça, c'est un pays entier qui était comme ça.

Cherif - C'est pour cela que j'ai dit qu'on a traversé des siècles. Moi, je suis retourné dans la steppe avec des amis, en 1983, là où on a vécu plusieurs années, pas loin de l'école. Parce que quand les familles se déplaçaient avec le troupeau, on avait une petite tente qui est restait avec ma tante qui m'a élevé, pour s'occuper de nous, pour qu'on puisse aller à l'école et en été, pendant les vacances, on rejoignait là où ils étaient ou on restait sur place.

Habib - Et juste pour finir avec un juste par précision ta mère biologique, elle est restée trois ans avec ton père ?

Cherif - Non, non, trois mois. Et elle m'a mis au monde chez ses parents. A l'âge de dix mois mon père est venu nous chercher, elle et moi. Au moment où la pauvre allait partir, sa mère lui a fait le chantage au suicide : « je me pends si tu t'en vas », lui dit-elle. Donc elle est restée et mon père est parti avec moi. Du coup, c'est ma tante qui m'a élevé dans la famille des nomades.

Habib - Ta mère elle a refait sa vie après ?

Cherif - Elle s'est occupée de ses neveux elle aussi.

Habib - Donc quand tu es né tu l'as connue. Et en adulte, tu l'as connue.

Cherif - Les rapports entre les deux familles étaient excellents. Ma famille paternelle ne tenait pas à ce que j'oublie ma mère et que je sois complètement coupé d'elle. Quand ils descendaient vers le sud, à l'automne, ils plantaient la tente à côté de la ferme de mon grand-père pendant une à deux semaine, pour que nous puissions nous voir ma mère et moi. De même, quand ils remontaient au printemps vers le nord, ils faisaient la même chose et donc je voyais une fois au printemps et une fois à l'automne, ma mère.

Habib - Vous étiez fixé où, à quel endroit ?

Cherif - Dans la steppe Kairouanaise, pas loin de Sbikha, à l'automne et en hiver. Il y a une région steppique qu'on ne cultivait pas ; du coup ça servait de pâturage pendant l'hiver pour les troupeaux des nomades. Et le printemps on remontait dans la région d'Utique, dans la plaine de Mabtuh qui était inondée en hiver par la Medjerda. Au printemps quand l'eau s'assèche un peu, l'herbe pousse et ça devient des pâturages

pour les nomades. Donc on passait le printemps à Mabtouh et l'été dans les plaines de Mateur et à côté de Menzel Bourguiba.

Habib - D'accord, donc cette période ça renseigne beaucoup, on va y revenir après. A quel moment es-tu devenu interne ?

Cherif - Eh bien en 1963, octobre 63, quand j'ai réussi le certificat de fin d'études primaires et le concours d'entrée en sixième.

Habib - Et là tu commences le lycée, enfin collège et lycée, c'est là où tu deviens interne donc à Kairouan.

Cherif – Oui ! Je ne comprenais pas qu'on puisse se plaindre, par exemple, des conditions de vie dans l'internat puisqu'on mangeait beaucoup mieux que chez nous, les conditions de vie étaient meilleures, c'était une promotion. Et c'est seulement à la fin du lycée que j'ai commencé à ne plus supporter la discipline scolaire.

Habib - Et qu'est-ce que tu reprochais à la discipline ?

Cherif - Quand même ! Je suis rentré à l'école primaire à l'âge de dix ans, j'entre au lycée pratiquement à l'âge de seize ans. Donc, nous traiter comme des enfants, c'était insupportable pour moi ; je n'étais plus un enfant. Je n'acceptais plus que les surveillants ou les professeurs me traitent comme un enfant. La première année, j'ai failli arrêter l'école à cause d'une gifle du surveillant. Je suis parti et je suis rentré à la tente qui était à 25 km de Kairouan ; mon oncle m'a ordonné de retourner au lycée avant que mon père ne le sache.

Habib - Les autres gamins, ils n'étaient pas tous beaucoup plus jeunes que toi.

Cherif - Il y en avait qui étaient aussi ou plus âgés que moi ; mais c'est peut être aussi la relation que j'avais avec mon père : je savais que mon père me soutiendrait. Mon père était plus de mon côté à moi que du côté de l'administration ; ce n'est pas le cas de tous les parents. Pour les parents, il y avait une expression disant : « je vous livre mon fils, vous en faites ce que vous voulez, *hâsebnî b'jildou* ! ». C'est une expression des propriétaires des troupeaux qui disaient ça aux bergers. Si une bête meure, tu me dis qu'elle est morte et tu me donnes la peau comme preuve qu'elle est morte. *Hâsebnî b'jildou*, ça veut dire que l'essentiel est de bien faire votre travail. Si un enfant va se plaindre d'un instituteur ou même du précepteur de l'école coranique, le meddeb, il reçoit en plus la raclée de ses parents. Moi, ce n'était pas le cas. Mon père n'accepte pas. Lui, il a le droit de me donner la raclée si c'est nécessaire. Mais personne d'autre ne peut me donner la raclée.

Habib - Ton père c'est juste quelque chose de très personnel, son caractère, sa vie à lui et ainsi de suite, ou on peut généraliser ça au monde bédouin ?

Cherif - Le fait que je suis son enfant unique, ça joue. Mon père ne s'est pas remarié. Il a dit Je ne vais pas me remarier ! Ma femme aura d'autres enfants et elle va discriminer mon fils au profit de ses autres enfants. Et ma mère a fait pareil. C'est pourquoi je suis un enfant unique des deux côtés. C'est une grande responsabilité sur mon dos. C'est un fardeau, comme dette.

Et cette solidarité, je l'ai eue toujours avec mon père. Je me souviens une fois où j'étais en classe de bac, mon père vient me voir. Le surveillant général lui dit : « c'est votre fils ? Il est mal élevé ! ». Mon père lui répond c'est vous qui êtes mal élevé, si vous me dites que mon fils est mal élevé, ça veut dire que je n'ai pas su élever mon fils.

Même quand j'étais en prison, après, mon père était toujours parmi les pères, il était toujours là pour me soutenir. Hassan Ben Abdelaziz El Ouerdani, qui était le chef des milices de Bourguiba, lui a dit : « s'il ne veut pas lui écrire une lettre pour demander la grâce, viens avec moi, on rencontre Bourguiba et tu demandes pardon pour lui ! » Il lui a dit : « Je ne demande pas pardon à la place de mon fils. Si mon fils refuse, c'est qu'il a raison. »

Moi, mon contrat avec mon père était de réussir mes études brillamment pour qu'il n'ait pas à déboursier quoi que ce soit pour mes études, ni l'internat, ni le trousseau, les habits, ni les fournitures scolaires.

Habib - C'est ce qui a été fait !

Cherif - J'ai respecté cela jusqu'à l'année du bac. Parce que l'année de première partie du bac, je savais qu'à la fin je passais le bac. C'est là où j'ai commencé à me révolter contre la discipline scolaire, les institutions. Je ne voulais plus rendre des devoirs pour qu'on m'évalue, parce que je savais qu'à la fin de l'année j'avais le bac et que j'allais le réussir !

Habib - Ce n'était pas garanti !

Cherif - Pour moi c'était garanti, j'étais sûr que j'allais réussir mon bac. Donc j'ai dit à mon père : « ne t'en fais plus maintenant, c'est fini ! »

Habib - Tu étais travailleur, intelligent, malin ? Tu savais faire ?

Cherif - J'aimais beaucoup la lecture. Quand j'étais à l'école primaire à Sbikha, on avait ouvert la maison du peuple - *Dar el chaab*- avec une bibliothèque. J'étais le premier à m'y inscrire. Je faisais dix kilomètres à pied toutes les semaines pour ramener les livres que j'avais lus et prendre d'autres livres, trois ou quatre livres. Un jour, le responsable de la bibliothèque m'a dit : « Maintenant, tu as lu tous les livres

de la bibliothèque. » Je lui ai dit : « Ce n'est pas grave, on recommence, je reprends à zéro. » Et donc je lisais tout.

Habib - Tu te rappelles ce que tu lisais ? C'est quoi comme livres ce que tu lisais ?

Cherif - Des romans, des livres d'histoire, de géographie, tout ce qui me tombait sous la main. Je me souviens, quand je n'avais rien à lire, les épiciers prenaient les journaux et enveloppaient avec la marchandise, et bien je lisais ces papiers. Et c'est comme ça que j'ai appris, par exemple le français, parce que le français on ne le parlait pas tous les jours, surtout chez les nomades. Donc la lecture, c'était mon passe-temps. C'était aussi ma manière d'échapper. Tu sais que dans la steppe Kairouanaise, l'été, tu ne vois que des mirages, il n'y a rien. L'horizon est limité, c'était ma manière d'échapper à cela. Et puis c'était échapper à la corvée des enfants nomades, garder le troupeau, garder les chameaux, garder les vaches. Et c'était ça aussi ma motivation pour lire.

Après, quand après je suis allé à Kairouan, il y avait des enfants qui quittaient l'internat quand on avait une heure creuse pour aller se balader dans la ville. Moi, j'allais à la bibliothèque, à la bibliothèque publique de Kairouan, et je copiais sur des cahiers des livres entiers. Je me souviens naturellement de ce que je lisais, par exemple les livres de Fârâbi, Ibn Sina, la première année de l'école du collège. Je les copiais et en été je lisais ça parce que j'avais cette réserve de ce que j'avais copié pendant l'année. Et c'est vrai que copier c'est lire deux fois, mais c'est plus que lire deux fois.

Habib - Du coup, ça aboutit forcément. Le choix du bac, c'était logique quelque part.

Cherif - Oui bien sûr.

Habib - C'était un bac de quoi ?

Cherif - J'ai fait bac philo. Quand j'étais jeune, dès la première année du collège, on avait un professeur d'arabe qui s'appelait Abdelkader Gharbi. Il était à l'origine professeur de philosophie. Sauf qu'il avait une licence de philosophie de Bagdad et comme l'enseignement de la philosophie était en français, il ne pouvait pas enseigner la philosophie et ainsi il enseignait l'arabe. C'était notre premier professeur d'arabe au collège. Mais Abdelkader Gharbi était philosophe existentialiste. C'est lui qui m'a donné, en première année du collège, le livre de Jean-Paul Sartre, le dialogue entre Jean-Paul Sartre et Garaudy, *L'existentialisme (wujûdiyya) est un humanisme*, reprenant un débat avec Roger Garaudy. Le premier livre qu'il m'a donné à lire en français, en dehors des petits livres que j'ai lus à l'école primaire, est *Le mur* de Jean-Paul Sartre.

Habib - Tu avais plus ou moins quel âge ?

Cherif - J'avais seize ans.

Cherif - Mais je n'avais pas le niveau culturel en français, pour moi c'était trop abstrait. Après ça été André Malraux. *La condition humaine* » je l'ai lu quand j'étais au collège. Et puis comme j'étais bon élève, j'avais, à la fin de l'année des prix. Je cumulais des prix, des tonnes de livres qui me permettaient de passer l'été aussi. Mais je les descendais très vite.

Habib - Surtout des livres en arabe, j'imagine.

Cherif - Les deux, en arabe et en français. Un des livres qui m'ont marqué, je crois que c'était de Muhammad Qutb, en arabe, *Les juifs, le complot contre l'humanité*, les trois juifs qui ont comploté contre l'humanité : Durkheim, en sociologie, Marx et Freud. L'objectif de ces juifs, selon ce livre, était de détruire l'humanité ; l'un c'est détruire la morale, l'autre, c'est détruire la société.

Quand on est arrivés à la fin de la troisième année du collège on voulait m'orienter en mathématiques, parce que j'étais très fort en maths. J'ai dit non, je veux faire philo.

Habib - Juste une question, quand tu lis ce livre de Muhammad Qutb sur les juifs qui veulent détruire l'humanité. Ce racisme diffus, comment toi, en lisant ce livre tu as réagi ?

Cherif - J'avais lu avant *L'existentialisme est un humanisme* de Sartre, donc j'étais humaniste.

Habib - Mais ça ne change rien !

Cherif - Précisément, j'avais une réaction contre ce livre là et j'avais des discussions avec des camarades de classe, qui eux s'identifiaient à cela. Moi j'étais contre ce livre.

Habib - Comment tu l'expliques à posteriori ?

Cherif - Moi, mon entrée même à la révolte, c'est par l'existentialisme. Par Sartre, Sartre il était juif.

Habib - Oui.

Cherif - Et donc je ne pouvais pas accepter ce discours de Muhammad Qutb. J'étais imprégné de cette idée, de cet humanisme universel. Autre chose, je me souviens de la querelle entre Ibn Rushd et Ghazali que j'ai lu aussi au collège. J'avais un camarade qui défendait Ghazali, moi je défendais Ibn Rushd. Moi à partir de cette période-là, j'étais athée.

Habib - Mais avoue que c'est quand même inattendu quelqu'un de ton âge qui dit Dieu n'existe pas.

Cherif - Parce que chez les nomades, il n'y avait pas une éducation religieuse. Je me souviens de discussions à l'occasion de cérémonies religieuses, de discussions auxquelles j'osais prendre part, en disant que Dieu n'existe pas et je discutais avec le meddeb. La première année du collège, on avait un proviseur qui a dit ceux qui ne veulent pas faire le ramadan avaient le droit de déjeuner.

Habib - Est-ce que tu as aussi enfreint la règle du ramadan devant ton père ?

Cherif - Ah oui toujours. Je ne l'ai jamais caché. Pas seulement la non-observance du jeun du mois de ramadan, mais aussi boire du vin.

Habib - Mais ça plus tard.

Cherif - Oui, plus tard.

Habib - Et donc cette « religion des bédouins », des gens de la campagne et surtout les bédouins ? C'est tellement éloigné de ce qu'on appelle l'islam ?

Cherif - Je crois que les saints comptaient plus que Dieu lui-même. Sidi Salah, ou Sidi Farhat ou Sidi Abdelkader étaient plus importants que Dieu, parce qu'il y a une présence concrète. Dieu, c'est abstrait. J'avais l'oncle de mon père qui ne faisait pas le ramadan, en cachette, et il mangeait en cachette sous sa tente. Un jour mon père l'a surpris en train de manger ; il lui a demandé : « Qu'est-ce que tu fais ? C'est illicite (*hrâm*). Il lui a répondu : « Qu'est-ce que j'ai fait ? ». Mon père lui a fait remarquer qu'il était en train de manger pendant le ramadan. Il a répondu : « Je suis sous ma tente, qui m'a vu ? Personne ne m'a vu. » Lorsque son neveu lui a dit : « Dieu, il te voit ! » ; sa réponse a été : « Dieu n'a rien d'autre à faire que me surveiller moi pour voir ce que je fais dans ma tente ! Laisse-moi tranquille ! Je mange tranquillement, personne ne m'a vu. »

Habib - Et là maintenant, l'adulte que tu es, avec toute ta formation et tout ça, et le recul bien sûr, tu dis que c'était normal dans ces milieux-là.

Cherif - Oui. Les gens ne faisaient pas la prière. La seule chose qu'on faisait, c'était le mois de ramadan. Le pèlerinage n'existait pas. Et c'était plus un côté festif.

Habib - Et donc est-ce que je peux aller jusqu'à tirer un trait entre cette éducation, j'allais dire presque libérale, au fait, et le passage à la gauche, vers la gauche ?

Cherif – Oui ! Mais je dirais que j'étais plus en état de révolte contre certaines formes d'injustice et d'arbitraire, qu'à gauche. Quand est ce que je commence à devenir de

gauche ? C'est pratiquement à la terminale lorsque j'ai lu le débat entre Garaudy et Sartre, j'étais plus proche de l'existentialisme du premier et Garaudy était à l'époque à la direction du Parti communiste. Sartre était contre le marxisme ou contre le communisme. Moi, j'étais plus proche de l'homme révolté de Camus que du communisme. Quand est-ce que j'ai commencé ? C'est, je dirais, en première partie du bac. On avait un ami interne avec nous qui amenait le *Petit Livre rouge* avec lui. C'est là que j'ai commencé à lire *Le petit Livre rouge*. Et après, on a eu en classe de philosophie comme texte en lecture continue, le *Manifeste du Parti communiste*. Là, l'intérêt pour la gauche commençait à devenir clair. Et puis à côté du *Manifeste du Parti communiste*, on étudiait l'aliénation, les différents types d'aliénation, l'aliénation économique selon Karl Marx.

Et dans le programme d'histoire, on avait la Commune de Paris, la Révolution française et tous ces textes-là nous ont marqués. On faisait le programme d'histoire français plus le programme tunisien, on complétait ce qui n'existait pas, l'histoire du monde arabe, l'histoire de la Tunisie, ça n'existait pas dans le programme français. On avait les deux programmes.

Et on avait les meilleurs professeurs. Jean-Pierre Séris, qui nous a enseigné la philosophie, était agrégé de Normale Sup, et débarquant de Paris dans la steppe Kairouanaise ! On était dans cette ambiance de la steppe du monde de Kairouan et tout cela et les discours identitaires, les nationalismes, et il intervenait. Abdelkader Gharbi, avec l'existentialisme, l'humanisme, il ne jurait que par Sartre. Et Jean-Pierre Séris. Et les professeurs d'histoire géo.

À partir de la quatrième année secondaire, on avait aussi un professeur baathiste. Je me rappelle qu'il nous mettait en garde contre le communisme, parce qu'il était nationaliste arabe, et nous on argumentait : « Non, non, non, vous vous trompez, ce n'est pas le nationalisme arabe qui va sauver l'humanité, qui va sauver le peuple, qui va sauver la Tunisie ! ». On avait ce genre de débat-là.

Donc je peux dire qu'effectivement à partir de la cinquième année secondaire le marquage à gauche commençait à devenir important. Mais on n'était pas organisés, on n'avait personne qui était là pour nous encadrer. Au moment de la contestation de Mai 68, on était encore au lycée.

Habib - Mais à l'époque, cette époque-là dont tu parles, il y avait l'indépendance. Donc ça veut dire qu'il y avait la colonisation qui prenait fin, du moins officiellement, telle qu'on la connue. Un nouvel Etat, de nouvelles politiques. Il y avait Abdel Nasser en Egypte et le Baath, il y avait tout ce bouillonnement de libérations nationales, il y avait cette idée des nationalismes arabes et un jeune bédouin c'est étonnant qu'il n'ait pas été attiré par ce nationalisme arabe justement.

Cherif - Mais comme je t'ai dit, on avait cette distance qui s'était instituée avec l'introduction de Sartre dès la première année, avec Abdelkader Gharbi, qui n'était pas

nationaliste arabe. Donc c'est là aussi les facteurs humains. Comment je pouvais être nationaliste arabe en ayant pour modèle Jean-Pierre Séris, qui n'avait rien d'un nationaliste ? Quand on m'a refusé le renouvellement de mon titre de séjour en France en 1973, je suis devenu clandestin, Jean-Pierre Séris l'a su, il est venu me voir et m'a dit Voilà mon permis de conduire, tu enlèves ma photo, tu mets ta photo et tu utilises mon permis pour le cas où on te contrôle. Lorsque je lui ai dit tu crois que j'ai une tête à m'appeler Jean-Pierre ? Il a pouffé de rire, il m'a dit oui, je n'ai pas pensé à ça ! Quand j'ai été renvoyé du lycée de Kairouan en décembre 1968, le seul professeur qui a fait la grève c'était Jean-Pierre Séris. On ne lui a pas renouvelé son contrat.

Habib - Il a fait la grève pour te soutenir ?

Cherif - Oui ! Pour me soutenir. Donc il y a tout cela qui faisait qu'on avait une ouverture à l'universel, qui faisait qu'on ne pouvait pas se reconnaître dans un nationalisme. Mais il était présent à Kairouan. Je me souviens d'un autre professeur d'Arabe, Chebbi, qui a été condamné en 1968. Moi, je me souviens que j'étais chef de classe, j'ai toujours été chef de classe élu, je suis allé voir le proviseur du lycée, qui s'appelait Hassan Mahjoub. Je lui ai dit : « Si Hassan on n'a pas de professeur d'arabe, comment on fait ? » Il m'a dit : « Moi, mais en dehors de mes horaires administratifs. Dimanche matin si vous voulez faire des cours d'arabe, je vous prends ! » Je lui ai dit d'accord. Il m'a dit : « Non, ce n'est pas à toi de me dire d'accord, tu vas voir tes camarades, il faut qu'ils soient tous d'accord. S'il y en a un seul qui refuse, je ne ferai pas le cours. » Eh bien je suis retourné à ma classe et tout le monde était d'accord. Donc on faisait le cours d'arabe le dimanche matin pour terminer le programme.

À cette période-là, je ne rendais plus de dissertation. Je ne voulais plus être évalué par qui que ce soit et Hassan Mahjoub nous donne un sujet. Et pour moi, c'était un défi personnel, si je donnais à Hassan Mahjoub mon devoir alors que je ne le donnais pas à d'autres professeurs c'est que je n'étais pas à la hauteur des valeurs que j'avais, des principes que je défendais. Et bien je n'ai pas rendu à Hassan Mahjoub, comme pour les autres professeurs. Hassan Mahjoub a ramassé les dissertations, il est passé à côté de moi, il a attendu, je suis resté silencieux. Il a compris que je ne l'avais pas fait. Il est passé, il ne m'a rien dit.

Habib - C'est tout.

Cherif - C'est tout. J'ai toujours fonctionné comme cela. C'est-à-dire que si j'ai un principe, soit je suis le respecte et me prouve que je suis à la hauteur de ce principe, soit ce je me déconsidère et j'arrête de parler de principes.

Habib - Le bac, c'était quelle année ?

Cherif - La Première partie du bac c'était en juin 1968 et la deuxième partie du bac en juin 1969.

Habib - Et tu réussis sans problème comme tu as décidé.

Cherif - Voilà, comme j'ai décidé.

Habib - Et après, je sais qu'à partir de ce moment-là les entraves commencent à s'accumuler et on va aborder cette partie-là de ton itinéraire.

Cherif - D'accord, mais en sixième année, l'année où on passait le bac, première partie du bac. Donc j'étais au lycée de Kairouan. 68-69 le proviseur a changé. On avait un proviseur Kairouanais, le premier proviseur Kairouanais qui a annoncé : « Je suis venu pour nettoyer Kairouan de ces ploucs qui ont détérioré l'image de Kairouan ! »

Habib - Et toi tu étais un plouc.

Cherif - Voilà. J'étais dans le rang, j'ai quitté le rang et je l'ai regardé dans les yeux, la guerre a été déclarée depuis ce jour-là ! Je n'ai pas terminé le trimestre. J'ai été renvoyé deux fois. D'abord un camarade a été renvoyé, on a fait un service d'ordre pendant deux semaines et on a empêché son renvoi.

Et on avait le soutien de cet ancien proviseur devenu directeur régional de l'Education Nationale, donc le patron du proviseur. Ce directeur régional, même chose, on n'avait pas de professeurs de pensée islamique et c'était important pour la terminale. Encore une fois, je suis allé le voir. Je lui ai dit : « Si Hassan, on n'a pas de professeur de pensée islamique. » Il m'a dit qu'il acceptait de nous donner des cours après son service à l'administration, après six heures. Il réunissait toutes les terminales dans le réfectoire.

Habib - Des cours de pensée islamique.

Cherif - Oui ! Et je me souviens de son premier cours. Il a dit : « Est ce qu'il y a quelqu'un qui connaît un peu le Coran parmi vous ? » J'étais le seul à lever la main. Il a dit : « Le plus mécréant d'entre vous est le seul qui connaît le Coran ! » Il a ajouté : « Je veux que vous sortiez de mon cours ou musulman convaincu ou athée convaincu, mais pas de moutons de Panurge ! » Et ce n'étaient pas vraiment des cours, c'était des débats. Et moi j'avais mon background de lectures philosophiques, j'avais lu Ghazali, Ibn Rushd, On passait le cours à débattre, c'était surtout une discussion entre moi et Hassan Mahjoub.

Habib - Il n'y avait pas d'autres gamins qui avaient dit des choses comme ça ?

Cherif - Si, mais il n'y avait pas cette relation, Moi je n'ai jamais dit à un professeur *sidi*. *Yâ ustadh*. Je refusais *sidi* parce que pour moi, c'était un signe de soumission.

Habib - Et *sidi* ça veut dire quoi exactement ?

Cherif - Monsieur, ou « mon maître ». C'est hiérarchisé. Le maître et l'esclave. Pour moi c'était ça.

Habib - Dans certaines régions, des gamins disent à leur papa *sidi*. Toi aussi tu disais à ton père *sidi* ?

Cherif - Non. Par exemple au mari de ma tante je lui disais *sidi*. A mes cousins, qui étaient beaucoup plus âgés que moi, je leur disais *sidi*. Mais à l'école, j'ai décidé de ne pas dire *sidi*, je dis *yâ ustadh* !

Habib - Alors, la première expérience d'arrestation. Pourquoi on est venu te chercher ? Il y a un moment où ça commence, tu as eu plusieurs séjours.

Cherif - Oui. La première arrestation, c'était la manifestation contre Rogers.

Habib - C'est quoi cette histoire ?

Cherif - Rogers c'était le ministre des Affaires étrangères américain, le secrétaire d'État américain. Il rendait visite à la Tunisie en février 1970 et on manifestait contre sa présence. C'était les premiers prémices des plans de paix au Moyen-Orient et il y avait la guerre du Vietnam. Il y avait les deux, le problème israélo palestinien et l'occupation de la Palestine, et il y avait le Vietnam. Et on a eu vent donc de la venue de Rogers. On a manifesté en criant « Rogers go home ». C'est lors de cette manifestation-là que j'ai été arrêté la première fois parce que j'étais à la tête d'un groupe d'étudiants, de la bourse du travail à Sidi El Béchir. J'ai reçu des coups sur la tête, j'ai perdu connaissance et je me suis réveillé dans les locaux de la police.

Ça, c'était ma première arrestation qui n'a pas duré très longtemps, au bout d'une journée ils m'ont libéré.

Habib - Tu étais étudiant déjà.

Cherif - J'étais étudiant à l'université.

Habib - En philosophie.

Cherif - Oui, j'ai fait philosophie parce que je pouvais pas faire médecine. Moi, je voulais faire médecine, ils ont refusé. J'ai eu une bourse pour aller aux États-Unis. Comme j'ai été renvoyé du lycée de Kairouan et que j'ai été renvoyé du lycée Menzel Bourguiba, j'ai terminé l'année pratiquement en candidat libre. Donc la bourse, on me l'a enlevée. Et moi je voulais faire médecine. Pourquoi ? Parce que mon oncle qui était à l'origine de ma scolarisation est mort de la tuberculose.

On m'a orienté vers le droit mais je ne voulais pas faire droit. Je me souviens du service des bourses et l'attestation de la bourse avec laquelle on va s'inscrire. J'ai dit faute de médecine, je vais faire philo. J'étais devant le monsieur qui appelait les étudiants pour leur donner leur attestation d'orientation classées par disciplines. Lui, il a tourné la tête et moi j'ai pris mon dossier qui était sur les dossiers de droit et je l'ai mis au-dessus du paquet de philosophie. Il annonçait les noms au micro, et pour la

philosophie le premier c'était moi ! J'ai pris l'attestation et je suis tout de suite allé m'inscrire en philosophie en attendant de trouver une solution pour faire médecine. Et j'ai eu une bourse pour aller faire médecine à Moscou.

Habib - C'était pareil, la première année d'université ?

Cherif - Pendant la première année où j'étais à Tunis, je suis allé voir l'ambassade de l'Union soviétique. J'ai fait une demande en médecine. J'avais entendu parler de l'université Patrice Lumumba à Moscou. Puisque je ne pouvais pas aller aux États-Unis, j'irai à Moscou, et j'ai obtenu cette bourse. Sauf qu'au mois de juin, je suis allé chercher un camarade qui rentrait de Paris. Il correspondait avec un autre camarade et ils étaient tous les deux affiliés au Parti communiste. Moi, je n'étais pas affilié au Parti communiste. Donc ils m'ont arrêté avec lui, deuxième arrestation.

Habib - Je n'ai pas compris l'arrestation, la raison de l'arrestation.

Cherif - Parce que la police lisait la correspondance de mes deux camarades. Moi, je ne comprenais pas, je ne savais pas pourquoi on m'avait arrêté. Au bout de dix jours, les policiers ont compris que je n'avais rien à voir avec cette correspondance. Ils m'ont libéré. Mais c'est resté dans mon dossier : arrestation en février contre Rogers, cette deuxième arrestation. Je devais partir au mois d'août en Russie. Je faisais les démarches pour avoir mon passeport et ils ont refusé de me le donner du moins à temps. Je ne l'ai eu qu'au mois d'octobre. Ma bourse à Moscou était valable pendant dix ans. J'ai dit je prends mon passeport, je vais en France et de là je partirai à Moscou l'année suivante.

Habib - C'est ce que tu as fait, tu es parti en France ?

Cherif - Je suis parti en France mais j'ai oublié Moscou ! Je suis allé à la faculté de médecine, c'était trop tard, c'était fin octobre. Je suis allé en sciences économiques c'était trop tard donc je me suis inscrit en philo et j'ai fait philo. Encore une autre fois, la philosophie me poursuivait.

Habib - Et donc tu t'inscris en France pour des études de philo à Lyon et tu continues.

Cherif - Oui, j'ai continué. Je me suis engagé tout de suite. Il y avait un petit groupe maoïste tunisien qui s'appelait Ech-charâra qui était présent à Lyon. Mais moi, je n'aime pas les appartenances, j'ai milité avec eux mais je ne voulais pas m'encarter.

Habib - Mais intellectuellement, enfin politiquement, tu étais maoïste ?

Cherif - J'étais maoïste, marxiste, à l'époque il y a eu la Révolution culturelle en Chine. Mai 68 est passé par là. J'étais dans des groupes, les comités populaires à Lyon, j'étais à la création du Comité populaire de la Croix-Rousse à Lyon. C'était mélangé, il y avait des anarchistes, il y avait des maoïstes. Mais moi je n'arrivais pas à distinguer tout cela.

Par exemple, j'avais une amie qui était anarchiste qui me soupçonnait d'appartenir au PCMLF. Mais pour moi, MLF ça voulait dire mouvement de libération des femmes et PC c'était Parti Communiste. C'est quoi un parti communiste pour le mouvement de libération des femmes ? Je ne comprenais pas. Et le PCMLF était interdit en France après la loi anti-casseurs. Quelqu'un m'a expliqué après que c'était le Parti communiste marxiste-léniniste de France. Ce groupe Ech-charâra était lié au PCMLF. Mais pour moi par exemple, j'étais à Lyon, je l'utilisais pour les travailleurs immigrés, on allait voir les travailleurs immigrés pour les aider à résoudre leurs problèmes et je diffusais tout ce qui était critique du pouvoir, je diffusais Ech-charâra, je diffusais *El Amal Ettounsi* qui sortait en dialectal à l'époque, à l'initiative de Hechmi ben Fraj et Mouldi Zakila qu'on appelait Amm Khmais et je diffusais *Tunisie Rouge* de Ridha ou Abderrahmane Tlili, tout ce qui était contre le pouvoir en Tunisie parce que je ne faisais pas de différence entre les différents courants de gauche à cette époque.

J'ai participé à la création de Libération dans le comité lyonnais, on a eu un débat avec Sartre sur la question palestinienne parce qu'il soutenait Israël et nous, on était contre sa position. C'était toujours dans la contestation du système de l'ordre.

Et quand est ce que je vais adhérer à Perspectives ? C'est quand notre chef du groupe Ech-charâra est rentré en Tunisie. Il avait eu une bourse de l'armée et il avait décidé de ne plus continuer à militer avec nous. Ça m'a révolté, c'était notre chef, c'était notre référence. Donc je me suis tourné vers un ami dont je parle dans mon livre « Prison et liberté », Abdelaziz Ben Aziza, c'est celui qui m'avait accueilli à Lyon. On était liés à un ami de Bolivie qui était guévariste. Je lui ai dit Aziz : « Ces réunions et ces discussions, ça ne veut rien dire, on rejoint la guérilla à Dhofar parce que c'est ça la vraie révolution. » Et on est partis de Lyon avec à peu près l'équivalent 200€, notre salaire complété par une collecte et on est parti en auto-stop pour rejoindre Dhofar. À l'époque, il n'y avait pas de visa. On a traversé l'Italie, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Turquie, la Syrie et on est arrivés en Irak où il y avait une cellule du Front de libération du Golfe et du Dhofar.

Habib - Quelle année ?

Cherif - En 1971. On est partis fin novembre 71. On voulait convaincre les étudiants tunisiens à Baghdad qui avaient des bourses du Baath, qui avaient créé l'Union nationale des étudiants Tunisiens au lieu de l'Union Générale. On leur a dit il n'y avait une centrale syndicale pour les étudiants, c'était l'UGET, « Qu'est-ce que vous faites dans l'Union Nationale ? », et on critiquait. Au bout de trois jours, les Tunisiens ont tous rompu les liens avec nous et ils nous ont pratiquement mis à la porte. Il ne restait que les étudiants du Front de libération du Golfe qui nous ont conseillé de repartir parce qu'on allait être arrêtés et causer leur arrestation, en nous promettant de nous faire partir directement de Paris à Aden, et de là à Dhofar. En fait ce qu'ils ne nous ont pas dit, c'est que Dhofar c'était fini. Kabous avait fait le coup d'État contre son père et beaucoup de cadres du Front de Libération du Golfe et du Dhofar sont devenus des conseillers qui ont collaboré avec lui.

En rentrant en France j'ai donc intégré un groupe réunissant ce qui restait de Ech Charâra avec un ami venu de Montpellier pour créer une section de Perspectives, *El-Amal Ettounsi*, à Lyon.

Habib - À donc partir de là, tu continues en philosophie ?

Cherif - J'ai continué en philosophie. J'étais en licence de philosophie quand on m'a refusé le renouvellement de mon séjour en France suite aux grèves de la faim des travailleurs immigrés en 1973.

Habib - 1973. Expulsé. Arrêté donc ?

Cherif - Non ils ne m'ont pas arrêté. Ils m'ont refusé le renouvellement de ma carte de séjour. Je suis rentré en clandestinité avant qu'ils ne me renvoient. On a fait une grande manifestation où j'ai pris la parole publiquement et après, à la fin de la manifestation, je suis rentré en clandestinité. Je me souviens, c'était le 15 octobre 1973.

Habib - Et pourquoi tu es rentré en clandestinité ?

Cherif - Je n'avais pas de carte de séjour et le consulat tunisien m'avait refusé le renouvellement de mon passeport.

Habib - Et tu sais pourquoi ?

Cherif - À cause de la grève de la faim des travailleurs immigrés à laquelle on a donné une orientation opposée au régime tunisien.

Habib - Et tu rentres à quel moment en Tunisie alors ?

Cherif - En 1973, je rentre dans la clandestinité. En 1974, au mois de janvier 74, unité tuniso-libyenne. La direction de Perspectives, le travailleur Tunisien, soutient l'unité tuniso-libyenne. Et nous à Lyon on était contre.

Habib - Pourquoi ?

Cherif - Parce que pour nous, il n'y avait aucune raison pour que la Tunisie et la Libye fusionnent.

Habib - À l'époque ce n'était pas si surprenant !

Cherif - C'était surprenant. Un, ce n'était pas la politique habituelle de la Tunisie. Deux, ce n'était pas dans la ligne de Perspectives. Perspectives n'avait pas cette position arabiste, elle était contre le nationalisme arabe. L'unité avait été le fruit d'un accord entre Masmoudi et Kadhafi sur une base nationalisme arabe. D'ailleurs c'était la République Islamique Arabe, de Tunisie et de Libye. Et nous à Lyon, on était contre. On est rentrés en fronde contre la direction et cette fronde a abouti à l'effondrement

de la direction. Et puis qu'est-ce que ça voulait dire cette direction à Paris ? La direction devait être à Tunis. Et comme la direction s'était effondrée à Paris, on s'est retrouvés nous à la tête d'une organisation que moi personnellement je ne connaissais pas. Je ne connaissais ni sa ligne politique, ni son histoire, ni ses réseaux à l'intérieur.

Les camarades chinois ont entendu parler d'un changement de direction à Perspectives. Ils nous ont invités à l'ambassade de Chine à Paris - j'en parle dans le livre précité - et je suis allé les rencontrer. Je leur ai dit : « Si vous pensez que nous allons être comme le PCMLF, un comité de soutien à la Chine en Tunisie, vous vous trompez. Vous êtes les représentants du prolétariat chinois, nous sommes les représentants du prolétariat tunisien », en ajoutant que je n'étais pas d'accord avec la politique étrangère de la Chine ; le soutien à Nimeyri qui a massacré le parti communiste soudanais, par antisoviétisme, le soutien au coup d'Etat de Pinochet contre Allende, par antisoviétisme parce qu'Allende était l'allié du parti communiste au Chili et qu'il était soutenu par l'Union soviétique, le soutien à l'UNITA soutenu par les USA contre le MPLA soutenu par l'Union Soviétique en Angola, etc. Et je termine mon réquisitoire en ajoutant : « Il y a un mois, avez reçu Mohamed Masmoudi (ministre tunisien des Affaires Etrangères) sans nous consulter, nous les représentants du prolétariat tunisien, vous deviez nous consulter et nous rendre compte des résultats de sa visite ! ». Les responsables de l'ambassade de la Chine à Paris ne savaient pas quoi répondre. Ils nous ont dit : « Venez à Pékin et on va discuter. » Moi j'ai dit non : « Je ne vais pas à Pékin, la révolution est à faire en Tunisie, pas en Chine. Vous, vous avez fait votre révolution, nous on doit faire notre révolution. »

Et donc me retrouvant malgré moi à la direction d'une organisation que je ne connaissais pas, je me suis appliqué ce que nous disions à l'ancienne direction : « L'essentiel, c'est l'intérieur », en rentrant clandestinement en Tunisie, avec Fathi Ben Hadj Yahia et Tejeddine Karafi.

Habib - En quelle année ?

Cherif - En 1974.

Habib - 1974, tu arrives à Tunis, j'imagine ?

Cherif - Je suis arrivé par Tébessa, Haïdra, Dahmeni, Le Kef, Kairouan parce que là j'avais des possibilités de liens, avant de monter à Tunis pour trouver des liens avec l'organisation. Après, une fois que j'ai eu les liens avec la direction de l'intérieur, j'ai demandé à Fathi Ben Hadj Yahia et Karafi de me rejoindre à Tunis. Celui-ci a préféré se retirer et seul Fathi m'a rejoint. Au bout d'une semaine de débats avec la direction de l'Intérieur, on s'est retrouvés à la direction de l'organisation à l'intérieur.

Habib - Alors quand toi tu as rejoint la direction de Perspectives, il y avait qui en même temps que toi ?

Cherif - Il y avait Hmaied Ben Ayada qui était avec moi à Lyon et qui était monté à Paris, qui était dans la fronde contre la direction de Paris.

Habib - Non ceux qui étaient à la direction, quand tu as intégré la direction à Tunis.

Cherif - À Tunis, il y avait Mohamed Kilani et Mohamed Salah Fliss, c'est les seuls qu'on a connus. Hama Hammami et Sadok ben Mhenni ont été arrêtés juste avant que je ne rentre. Donc ceux avec qui nous étions c'était Kilani et Mohamed Salah Fliss et nous c'était Hmaied Ben Ayada et Fathi Ben Haj Yahia qui venions de l'extérieur.

Habib - Mais à ce moment-là, vous étiez à Tunis, et vous restez à Tunis ?

Cherif - Oui, et on a continué à travailler comme si on était à Lyon. On a décidé de faire le journal à Tunis. On sortait en même temps *El Amal Ettounsi* et *Akhbar fi khidmat el nidhal*.

Habib - Les nouvelles au service de l'action.

Cherif - ... de la lutte. Et on a commencé à sortir un journal pour la jeunesse, *Février 72*. On sortait tout cela plus les tracts et on bombait les murs la nuit. La police croyait qu'on était une armada et les flics se sont affolés. Ils se sont acharnés à nous trouver et ils ont fini par nous arrêter. Donc moi j'ai été arrêté le 20 mars 1975.

Habib - Le 20 mars, le jour de l'indépendance, enfin de la fête de l'Indépendance.

Cherif - Voilà pour moi, c'est le jour de mon arrestation.

Habib - 1975. Et donc à ce moment-là, tu vas en prison.

Cherif - Oui, et moi je te dis franchement, pour moi, tout cela c'était une fuite en avant et en fait une manière de mettre fin à cet engrenage. Je me suis révolté contre la direction à Paris en pensant que j'allais être renvoyé de l'organisation. Je me suis retrouvé à la direction avec comme mot d'ordre l'essentiel c'est l'intérieur. Et comment tu vas faire ? Tu ne connais rien sur l'intérieur, rien sur l'organisation, on rentre. Fuite en avant. Je me souviens, je rencontrais mon père clandestinement à cette période-là. Mon père m'a posé la question : « Mais vous allez y rester comme ça jusqu'à quand ? » Je lui ai dit : « Jusqu'à ce qu'ils nous arrêtent. » Les camarades disaient jusqu'à ce qu'on prenne le pouvoir.

Habib - Toi tu ne pensais pas que vous alliez prendre le pouvoir ?

Cherif - Je n'y croyais pas ! On n'avait pas les moyens de prendre le pouvoir. A la direction on était quatre ou cinq personnes. Sur l'organisation je ne savais rien. À la fin quand ils ont commencé à arrêter, on était une vingtaine de personnes. Et pour moi l'arrestation c'était une libération. C'était la fin d'un engrenage. Faire marche arrière n'était pas question.

Habib - Tu n'as pas provoqué ton arrestation ?

Cherif - Non, je n'ai pas provoqué mon arrestation. Mais faire marche arrière, me livrer, non ! Quitter l'Organisation, non ! Qu'ils m'arrêtent et après on verra. Et après, une fois en prison, c'étaient les débats.

Habib - Il y avait qui avec toi en prison, tu te rappelles ?

Cherif - On était nombreux. Quand on nous a regroupés à Borj Roumi, on était presque 48 personnes.

Habib - Et les trois ou quatre qui étaient les plus proches de toi à ce moment-là ?

Cherif - Moi, en 77, quand ils nous ont regroupés, je n'étais proche de personne, sauf de Hmaied Ben Ayada, qui était à l'origine de mon intégration à l'organisation. Et on n'avait même plus besoin de discuter. J'ai arrêté de discuter avec eux sauf de ce qui concernait notre situation de prisonniers politiques et des relations immédiates avec les autorités. J'ai écrit des textes.

Habib - Ils te voyaient comment ?

Cherif - Les anciens m'ont mis sur le dos les changements qui sont intervenus à Perspectives en 1974. Par exemple, le soutien à l'unité tuniso-libyenne ils me l'ont mis sur le dos alors que moi, j'étais contre. Le changement de ligne qui a été l'origine du soutien, ils me l'ont mis sur le dos alors que je ne connaissais même pas la ligne précédente et comment s'était fait le changement. Je ne connaissais ni l'ancienne ligne de Perspectives, ni la nouvelle.

Habib - Et ils l'ont fait volontairement, pour te nuire ?

Cherif - Non pas du tout. Je crois que c'était plus par ignorance. Par exemple ils croyaient que j'avais été manipulé par Nejjib Chebbi, que j'étais l'homme de main de Nejjib Chebbi. Lui il était plus nationaliste arabe et j'ai découvert après coup que Nejjib Chebbi nous doublait. En apparence il nous a soutenus, il était dans la direction de Perspectives mais il est l'un des premiers à avoir soutenu notre fronde parce qu'il avait compris que c'était le seul moyen de réaliser son projet, de se débarrasser de l'ancienne direction de Perspectives. Il croyait pouvoir nous manipuler. Nejjib Chebbi, depuis 1983, ne m'adresse plus la parole jusqu'à maintenant, parce qu'il a compris que je n'étais pas son homme de main et que j'étais contre ses projets.

Habib - Tu as été torturé ?

Cherif - Bien sûr.

Habib - Ça a duré combien de temps ?

Cherif - Du 20 mars jusqu'au premier juin 75. Mais la première séance de torture, j'ai été suspendu pendant 12 h et je ne sentais plus les coups de bâtons. Les coups je ne les sentais plus, mais ce que je sentais comme j'étais suspendu - ce qu'on appelait l'hélicoptère de l'armée française, la police tunisienne appelait ça la position du poulet rôti- on attache les mains en les passant sur les jambes pliées, on passe une barre de fer derrière les genoux pliés, et on est suspendu par cette barre entre deux tables, le poids du corps ainsi suspendu tire sur les jambes, plus le temps passe, plus la douleur est atroce et devient insupportable. J'ai mis plus d'un an pour pouvoir remarcher normalement. J'ai des séquelles jusqu'à maintenant de cette torture.

Habib - À ce moment-là, à l'extérieur, tu étais soutenu par qui ? Vous étiez soutenus par qui à l'extérieur ? Est ce qu'il y a eu un soutien ?

Cherif - Il y a eu un comité de soutien aux victimes de la répression politique en Tunisie, à Paris, à Lyon et dans différentes villes en France et dans d'autres pays. Nos camarades de Lyon, du PSU et de la CFDT essentiellement, nous ont soutenus. Jean-Pierre Sérès était professeur de philosophie à la faculté de Montpellier, il a été le président du comité de soutien à Montpellier pour nous soutenir.

Habib - Et à l'intérieur ?

Cherif - Et en plus de cela, on avait Amnesty International, la Fédération internationale. À l'intérieur, il y avait un comité de défense animé principalement par Salah Zeghidu qui a été arrêté avec nous mais qui est sorti parce qu'il n'appartenait pas à Perspectives, Mohamed Salah Kheriji et d'autres. Il y avait des syndicalistes, des universitaires comme Khalil Zamiti qui nous soutenaient, qui allaient dans la famille, des avocats et puis les familles.

Habib - L'UGTT a soutenu ?

Cherif - Non. Des militants de gauche de l'UGTT, oui, mais pas l'UGTT. L'UGTT on les a connus quand ils ont été arrêtés en 78.

Habib - Donc après l'arrestation de tout le monde, y compris Habib Achour.

Cherif - Il y avait des divergences entre nous en prison, pour ta question. Mais par rapport à l'administration, il n'y avait pas de divergence entre nous. Il y avait le minimum qui nous réunissait, nos droits en tant que prisonniers politiques, les droits humains. C'était important. Et par rapport à Amnesty International, par rapport aux comités qui nous soutenaient à l'extérieur, personne ne savait qu'on avait des divergences entre nous. Et outre cela tout était en commun. Les couffins qui arrivaient, c'était pour tout le monde. On faisait la cuisine ensemble ; tout ce qui arrivait, la cantine, l'argent était commun pour tout le monde. Ça a créé entre nous des relations qui ont perduré après, par-delà les clivages politiques.

Habib - Vous avez été jugés ?

Cherif - On a été condamnés, donc on est passés en procès, c'était en octobre 1975. Le procès a duré du mois d'août jusqu'au quatre octobre 1975, la prononciation des peines.

Habib - C'était quoi l'accusation principale ?

Cherif - Ça dépend. Moi, j'avais complot contre la sûreté intérieure et extérieure de l'État, maintien d'organisation illégale et faux et usage de faux puisque j'avais un passeport falsifié.

Habib - Et tu as été condamné à combien ?

Cherif - Six ans, deux ans pour chacun des motifs.

Habib - Tu les a faits ?

Cherif - Presque. Parce qu'en janvier 80, il y a eu l'affaire de Gafsa et Bourguiba a réagi sévèrement à l'égard de ceux qui étaient impliqués dans cette affaire et il a commencé à libérer les syndicalistes et il a décidé de nous libérer. J'ai été libéré le 31 mai 1980 pour la fête du 1er juin, date anniversaire du retour triomphal de Bourguiba en 1955.

Habib - On va passer à la deuxième partie. Je reviens juste sur un épisode qui est important et on en a parlé avant hors micro, c'est comment, toi éventuellement, mais ta famille a traversé la période des coopératives ?

Cherif - Pour nous les coopératives ce n'était pas du socialisme, ce n'étaient pas de vraies coopératives. Je me souviens en 68, au moment où ils allaient généraliser les coopératives, ils ont envoyé une circulaire pour expliquer aux élèves le sens des coopératives et du socialisme. Quand le prof qui devait venir nous expliquer cela a commencé à lire la circulaire envoyé par le pouvoir, j'ai pris la parole, je lui ai dit que dans le vrai socialisme, on devrait commencer par mettre en commun les biens des plus riches et non les biens des plus pauvres. Socialement, pour moi, les coopératives, c'était priver de leurs moyens de subsistance les gens les plus pauvres, les paysans à qui on a enlevé leurs terres, les éleveurs à qui on a enlevé leur cheptel, les commerçants à qui on a enlevé leur fonds de commerce et leur capital. Certains on les fonctionnarise, les autres sont restés sans rien. Moi, j'ai vécu la période des coopératives, c'était la misère.

Habib - Tu peux entrer dans les détails sur cette là période-là, tes parents, ta famille, les gens que tu connaissais ?

Cherif - On nous a pris nos biens. Mon père a décidé d'égorger un mouton toutes les semaines. Il vendait son cheptel à un prix très bas plutôt que de le donner à la coopérative.

Habib - Il en avait combien avant ?

Cherif - On avait deux cents moutons. Et on avait une douzaine de vaches et on avait une douzaine de dromadaires, de chamelles.

Habib - Et à la fin des coopératives ?

Cherif - A la fin des coopératives, mon père il lui restait sept moutons, sept, je m'en souviens, les vaches, il restait une seule vache, plus de chameaux.

Habib - Et tout le reste a été ?

Cherif - Égorgé ou vendu à prix bas. La généralisation des coopératives va commencer par le sud et monter vers le nord. C'est à dire que les grands propriétaires du Nord qui détenaient les domaines les plus riches n'ont pas été touchés au moment où ils allaient généraliser les coopératives. Moi, je me souviens, il y avait ceux qui étaient proches du pouvoir, les Hassan Ben Khoja, les grands propriétaires du Nord, qui savaient que les coopératives allaient s'arrêter en septembre. Ils achetaient des terres, ils achetaient les troupeaux, ils achetaient tout. Mon père est devenu berger à nouveau chez celui qui lui a acheté son cheptel à bas prix.

Habib - Politiquement, ça a eu une influence sur toi ?

Cherif - Bien sûr ! Pour moi, ce n'était pas ça le socialisme. La thèse du capitalisme d'Etat, on le disait, c'est l'état qui devient capitaliste, il prend le bien des gens et il les spolie. Ce n'est pas ça le socialisme et donc on s'opposait à cela. Je me souviens, en septembre 69, avant d'intégrer l'université, Mahmoud Chachour et Bourguiba junior sont venus à Menzel Bourguiba nous expliquer pourquoi Ahmed Ben Salah avait été arrêté et pourquoi l'arrêt des coopératives. J'ai pris la parole dans la salle, j'ai dit : « Ahmed Ben Salah n'est pas le responsable. C'est une politique dont tout le pouvoir est responsable. » Bourguiba junior m'a dit : « Qu'est-ce que vous voulez, qu'on soit tous en prison ? » Je lui ai dit : « Bien sûr que oui, vous devriez être tous en prison ou alors personne parce qu'Ahmed Ben Salah n'est pas le seul responsable. » Houcine Ben Kaddour qui était le responsable syndical et le responsable de la cellule Destourienne à Menzel Bourguiba a dit le lendemain à mon père : « Ton fils, il est courageux, mais dis-lui qu'il faut qu'il utilise le parti comme protection ! » Mon père lui a dit que je savais ce que je faisais et qu'il n'avait, ni lui ni personne, à me dire ce que j'avais à faire et que j'avais raison. Mon père lui aussi était victime de ce système-là.

Habib - Il était victime parce qu'il était ton père.

Cherif - Non, il était victime en tant qu'éleveur nomade, il a perdu son cheptel et il est devenu, comme toute la famille, à nouveau berger, au service d'un propriétaire qui a acheté les troupeaux de quelqu'un comme lui. Quand on est berger, si on garde 100 moutons, le salaire, c'est quoi ? Dix moutons par an, dix sacs de blé et dix dinars pour le costume du berger. Eh bien si tu gardes 200 moutons, tu doubles. À côté de Menzel

Bourguiba il y avait un monsieur d'origine algérienne, frère de lait de ma grand-mère. Il considérait mon père comme son neveu et ma grand-mère qui était encore en vie comme sa sœur. Il nous a autorisés à nous installer sur ses terres avec notre troupeau en contrepartie de lui garder son troupeau. Donc au lieu de louer les pâturages, mon père est resté sur les terres de ce monsieur. C'est ça qui lui a permis un peu de reconstituer un troupeau jusqu'en 1983 quand il a vendu son cheptel pour cesser d'être éleveur.

Les troupeaux à la fin, ce n'était plus rentable. Les pâturages étaient devenus trop chers et donc ce n'était plus rentable. Mais pour eux c'était un mode de vie. Mon cousin qui était avec mon père, le jour où il n'y a plus le troupeau, Il a déprimé jusqu'à sa mort. Il s'en foutait de ce qu'il gagnait ou ne gagnait pas, ce que ça rapportait, c'était son activité, c'était sa raison d'être. Et à la fin, moi je disais à mon père : « Mais ce troupeau, là, il vous coûte plus cher que ce qu'il rapporte. » Et lui : « Mais qu'est-ce que je vais devenir moi sans le troupeau ? Quelle est ma raison d'être sans le troupeau ? » Les jeunes ne voulaient plus continuer son mode de vie et les vieux ne pouvaient plus continuer. Ils n'avaient plus la force. Donc à la fin, c'est ça qui a permis que ce soit moi qui ai acheté le terrain. C'est moi qui ai construit la maison.

Habib - En quelle année tu as acheté le terrain ?

Cherif - En 1983. On a commencé à construire la maison parce que je ne les voyais pas quitter la tente, aller dans la ville. Donc j'ai acheté pratiquement un demi-hectare et on a construit une maison et là les modèles, c'est fou ce que ça fonctionne. Moi, je construisais le *hoch*, tu vois la maison avec un patio à l'intérieur. Mais les modèles architecturaux étaient plus forts ! J'arrive un jour, la maison avec le *hoch* est devenue une villa. Et une fois la maison construite, ils ont planté la tente à côté et mon père m'a demandé de l'argent pour renouveler les bandes de la tente tous les ans. Je lui ai dit : « Mais pourquoi je construis une maison moi ? » Il m'a dit : « Mais la tente, qu'est-ce qu'on en fait ? » Ils ont construit un hangar sous lequel ils ont reconstitué l'espace de la tente à côté de la maison ! Ils ont mis trois années pour entrer dans la maison que j'avais construite.

Habib - D'accord. Et donc à partir de cet épisode de prison, jugement, prison, emprisonnement et ainsi de suite, après tu rentres en France, et là c'est ta carrière d'universitaire qui commence.

Cherif - Alors moi déjà en prison et même avant la prison, j'avais une démarcation par rapport à la Chine, je l'ai dit. Autre chose qui m'a marqué en prison c'est le retour de Khomeini qu'on a vu en direct à la télévision. 79. Pour moi, c'était un basculement important qui allait marquer durablement les sociétés de l'islam, les mondes de l'islam. Mes camarades étaient plus dans la lecture marxiste, la religion c'était du passé.

Et donc moi, à partir de ce moment-là, j'ai commencé à m'intéresser au rapport entre l'État, la religion et les droits humains. Et j'ai commencé à m'intéresser à la question

des droits de l'homme, ma première piste c'était comment trouver dans Marx de quoi critiquer le totalitarisme. Pour le centenaire de Marx, je crois que c'était en 81, le Parti communiste avait organisé une conférence à la Maison de la culture Ibn Rachid. Ils m'avaient invité pour faire une conférence et j'ai trouvé des textes de Marx critiquant la bureaucratie. J'étais à la recherche d'éléments pour sauver le marxisme, critiquer le système mais sauver Marx en quelque sorte. Je commençais déjà à me démarquer avec Lénine et je montrai à cette époque-là comment le Lénine d'octobre 1917 était contre le Lénine d'avril 1917. En avril, il défendait la démocratie, le pluralisme et en octobre, il était contre. Je montrais les contradictions entre les deux.

Et j'ai commis un article dans la revue *Outrouhât* (Thèses), dans l'un des premiers de la revue *Outrouhât* sur « Etat, religion et droits humains » pour montrer que quand l'État n'est pas assez laïque, il est contre les droits humains. Et je l'ai annoncé comme le début d'une recherche. Quand il a été publié, j'ai été attaqué et par les islamistes et par les nationalistes et par les marxistes.

Habib - C'était en quelle année ça ?

Cherif - En 1983.

Habib - Tu étais déjà en France ?

Cherif - Non j'étais en Tunisie. Moi, depuis la prison, j'ai écrit des textes là-dessus qu'on a considéré comme liquidationnistes. Je voulais liquider Perspectives. Pourquoi ? Parce que je disais que les questions dont on débattait à l'intérieur de Perspectives, ça concernait tout le monde et la solution n'était pas à rechercher à l'intérieur de Perspective, mais en réunissant la gauche et les courants progressistes.

Quand je suis sorti de prison je me suis inscrit dans un projet. D'abord, pas de travail clandestin, il n'y a aucune raison, le pouvoir sait ce qu'on pense, on doit faire les choses publiquement et créer un rassemblement Socialiste progressiste. J'ai mis Nejib Chebbi en minorité parce qu'il voulait que ce rassemblement soit un parti. Moi je lui ai dit dans un rassemblement, je me fous que les gens appartiennent à d'autres partis ou pas. C'est un rassemblement et donc il faut réunir le maximum de gens.

J'ai été arrêté en 1983 à nouveau, donc l'article c'était avant cela, je crois que c'est en 1981 que je l'ai écrit. Oui, 81 parce que quand j'ai été arrêté en 83, je leur ai sorti mes articles publiés en arabe dans la revue *Maghreb* sur cette question. Je leur ai dit le code de la presse dit qu'un texte publié, si l'auteur n'est pas arrêté dans les six mois, on n'a plus le droit de le poursuivre.

Habib - Pourquoi ils t'ont arrêté ?

Cherif - Ils m'ont arrêté à cause de ce projet d'unir, un projet unissant les forces de la gauche. J'avais en tête l'expérience du Parti des travailleurs au Brésil. Je disais que les gens qui étaient emprisonnés comme moi ne devaient pas être mis en avant pour

que le pouvoir ne saisisse pas le prétexte de notre présence dans ce mouvement-là pour l'empêcher. Donc je pensais aux cadres syndicaux qui étaient de gauche et qui étaient acquis à l'idée d'un parti des travailleurs. Les raisons du désaccord avec Nejib Chebbi c'est que lui il voulait un parti dont il serait le dirigeant et moi j'étais contre cela et je préférais que ce soient les syndicalistes.

Habib - Et donc dans ce cadre-là, à un certain moment, tu te retrouves en prison de nouveau.

Cherif - Oui, mais avant mon arrestation, dans le cadre de ce projet il y a des syndicalistes qui avaient adhéré au projet, de Sfax, de Gabès. Habib Guiza secrétaire régional de l'UGTT, Salah Zeghidi, Moncef Ben Hadj Yahia secrétaire général de la santé publique, Moncef Ben Sliman secrétaire général de l'enseignement supérieur et de la recherche, ils tous étaient dans le projet. Pour moi c'était ça, un grand projet quand il naît est présent partout du jour au lendemain. Pour intimider l'UGTT ils ont commencé par toucher les cadres syndicalistes en montrant que les syndicalistes travaillaient avec les gauchistes. Donc ils ont commencé à nous arrêter pour élargir ensuite les arrestations aux syndicalistes liés à ce projet-là. Et là Habib Achour a dit aux syndicalistes : « Ne marchez plus dans ce projet-là, attendez, on résout le problème avec le pouvoir et après vous allez voir on va créer un grand parti des travailleurs. » Les syndicalistes ont reculé.

J'ai été arrêté et Nejib Chebbi a repris le projet. En sortant de prison au bout de deux mois, j'ai trouvé le projet complètement récupéré. Je suis allé aux réunions comme d'habitude et j'ai trouvé Néjib Chebbi en train de présider. Il avait profité du départ des syndicalistes pour faire entrer des nationalistes arabes, il avait mis de côté nos textes et il avait repris son propre projet. Je lui ai dit que ce n'était pas pour ce projet qu'on avait été arrêtés. « Tu as été mis en minorité, on a voté et tu as quitté le projet. Qu'est-ce que tu fais là-dedans ? ». Il m'a dit : « On vote, les gens ont le droit de changer d'avis. » Je lui ai dit : « C'est ta conception de la démocratie, ce n'est pas la mienne. » et j'ai quitté la réunion.

Le projet n'étant plus ce qu'il était, j'avoue que cela a été pour moi une grande déception. C'était une expérience, je voulais sortir de Perspectives pour un mouvement plus large et je me suis retrouvé devant un mouvement récupéré et détourné. Et donc là-dessus j'ai décidé de faire plus de la recherche, de la production intellectuelle. Je me suis mis à écrire des articles.

Habib - Toujours en Tunisie.

Cherif - En Tunisie jusqu'à la fin de l'été 1984. En septembre 1984, je suis allé à mon lycée pour enseigner la philosophie au lycée de Ouardia.

Habib - Depuis quand tu enseignais ?

Cherif - Dès la sortie de la prison, j'ai commencé à enseigner. C'était l'une des conditions de négociation de notre libération. Bourguiba voulait nous rencontrer. La première réaction avait été de refuser la rencontre. Puis on a discuté entre nous, on a dit que les gens ne comprendraient pas pourquoi on ne rencontrerait pas Bourguiba. « Il demande à nous voir, on pose des conditions pour le voir ». Première condition : « Bourguiba est un homme politique, nous sommes des hommes politiques. Il discute avec nous dans le respect, homme politique à hommes politiques, un pouvoir à son opposition politique. »

Tahar Belkhodja, ministre de l'Intérieur, nous a parlé avec arrogance en disant que nous n'étions pas des prisonniers politiques. On l'a insulté en disant que s'il y a quelqu'un qui devait être en prison pour des motifs de droit commun c'était lui, ce n'était pas nous.

Habib - Je reviens à ma question. Tu sors de la prison en juin 80 et tu te trouves à enseigner. Comment, à partir de quel moment tu as enseigné ? Comment tu en es arrivé à ce poste-là ?

Cherif - Donc pour qu'on accepte de rencontrer Bourguiba, ils ont fait des concessions sur le travail. Ceux qui voulaient travailler auraient un travail, ceux qui voulaient reprendre leurs études reprendraient leurs études, ceux qui voulaient avoir un passeport et partir à l'étranger pourraient partir à l'étranger. On leur a dit tout ça, c'est notre droit et ça n'a rien à voir avec nos conditions pour rencontrer Bourguiba.

On leur a dit, entre autres conditions, qu'avant de le rencontrer on demandait une conférence de presse pour dire aux journalistes que c'était lui qui avait demandé à nous rencontrer. Ce n'est pas nous qui avons demandé à le rencontrer et on le rencontrerait sur cette base-là. Nous, on pensait que c'étaient des conditions impossibles. Eh bien, ils ont tout accepté.

Habib - Il y avait tout le monde ?

Cherif - Non, non, ils ont choisi parmi notre groupe Fathi Ben Hadj Yahia, Mohamed Khemissi, Nourredine Barbougra et Sadok Ben Mhenni, ceux qui avaient le moins de responsabilités dans l'ancienne direction de l'organisation. Mais on était vraiment sur la même longueur d'onde, il n'y avait plus de différences.

Habib - Toi tu n'étais pas avec eux.

Cherif - Non. Moi, participé à l'élaboration des conditions et aux négociations. Quand on est sortis donc, on avait la promesse que celui qui voulait un travail l'aurait. Moi, j'ai demandé entre autres de reprendre mes études à l'université pour terminer ma licence de philosophie (en prison, malgré l'intervention de François Dagonnier qui était le doyen de la Faculté à Lyon, pour venir me faire passer mes examens afin que je puisse terminer mes études en prison, je n'ai pas pu accéder à ce droit). Et en attendant de terminer ma maîtrise de philosophie, j'ai demandé un poste d'enseignant

à Tunis que j'ai obtenu un poste comme professeur adjoint de français. Et dès que j'ai eu ma maîtrise de philosophie, j'ai été nommé au lycée de Ouardia comme professeur de philosophie, mais avec le statut de contractuel. On était contractuels parce qu'on n'avait pas le droit à la fonction publique.

Donc qu'est ce qui m'a décidé à repartir en France ? Un, l'échec de l'expérience du RSP. Deux, la veille du quinze septembre, à la rentrée scolaire 84, je suis allé prendre mon emploi du temps. Le proviseur m'appelle pour me dire que je lui avais causé des problèmes, qu'il avait été convoqué par le ministère de l'Intérieur à cause de moi parce qu'il m'avait accordé la note administrative A. Je lui ai dit que je ne lui avais pas demandé de m'accorder cette note. Il m'a répondu : « Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Vous n'avez pas de problème avec vos collègues, vous n'avez pas de problème avec l'administration, vous n'avez pas de problème avec vos élèves, les gens font des cours complémentaires payants et vous, vous les faites gratuitement, et on enregistre les meilleurs résultats. » Ils lui ont dit que j'avais fait la grève de la faim et qu'il ne m'avait pas déclaré gréviste. Il a répondu qu'il ne pouvait pas savoir si j'étais gréviste ou pas, le jour de la grève étant mon jour de congé hebdomadaire. Il m'a dit qu'il avait compris qu'ils n'allaient pas me garder.

Je suis allé voir l'inspecteur général de la philosophie pour lui demander quand je serai titularisé, en lui rappelant que quand j'avais signé mon contrat, on m'avait dit que c'était provisoire et qu'on allait me titulariser. Il m'a répondu « Je vous dis la vérité, j'en ai parlé à Si Mohamed Mzali et ce que j'ai compris c'est qu'on vous emploie parce qu'on manque de professeurs de philosophie. Le jour où on n'aura plus besoin de vous, on vous mettra à la porte ».

Je suis parti au ministre au ministère de l'Education nationale, au service des contractuels, qu'on appelait le service des coopérants tunisiens. Et je suis allé voir le monsieur qui m'avait fait le contrat et qui m'avait dit c'est provisoire. Il m'a dit qu'on m'avait fait une fleur en m'employant. Je lui ai dit qu'avec moi ça ne se passerait comme ça, et que je n'irai pas enseigner le lendemain, et que je mettais fin à mon contrat.

À l'époque, il n'y avait pas de visa, je suis sorti de son bureau, dans la première agence de voyages que j'ai trouvée j'ai acheté un billet pour partir en France.

Habib - Et tu es parti le jour même ?

Cherif - Non pas le jour même, la semaine suivante. Claudette, ma compagne, travaillait dans un bureau d'étude d'aménagement du territoire. Je lui ai annoncé que la semaine suivante on repartait à Lyon. Claudette n'a jamais osé me demander pourquoi, mais elle n'en pouvait plus. Elle avait passé les cinq années où j'étais en prison à m'attendre sans papiers, en Tunisie, grâce à l'intervention de Hassan Ben Abdelaziz el Ouerdani qui était un ami de mon père.

Habib - Il avait quel poste à ce moment-là ?

Chérif - Il était le chef des milices du parti du pouvoir, proche de Bourguiba. Quand j'ai été arrêté en 83, j'étais avec elle dans la voiture, les flics nous ont arrêtés et ils ont entouré la voiture. Elle m'a dit : « Qu'est-ce que je fais maintenant ? » Je lui ai dit : « Cette fois-ci tu ne m'attends pas parce que tu ne sais pas avec l'arbitraire de ce régime à la con, combien ça va durer à nouveau. » Elle m'a dit : « ça ne te regarde pas. Tu fais ce que tu veux, je fais ce que je veux ! Est-ce que je dois voir des avocats, des gens pour leur dire que tu as été arrêté ? »

Donc quand je lui ai annoncé qu'on repartait et que je lui en ai expliqué les raisons, elle s'est effondrée de joie.

Pendant cette semaine-là son patron a dit qu'il voulait bien m'employer, mais qu'avec une maîtrise de philosophie, il ne pouvait pas justifier ma participation à des projets d'études de son bureau. C'est lui qui m'a conseillé de faire une année d'aménagement du territoire et je suis reparti avec l'idée que j'allais faire un DEA de géographie, d'aménagement du territoire, et rentrer pour travailler dans le bureau d'études. Et j'ai nourri l'idée de faire une thèse de doctorat sur l'extension du tissu urbain autour du Grand Tunis. J'ai passé mon DEA d'aménagement du territoire. J'ai présenté un projet de thèse avec Georges Mutin, qui est un grand géographe de géographie sociale et qui était directeur de l'Institut d'études politiques.

Je suis rentré à Tunis et j'ai croisé un syndicaliste qui m'a demandé ce que je faisais là. Il m'a informé qu'on venait de ressortir l'affaire de 83, qu'on commençait à arrêter les gens, et m'a dit : « Tu fous le camp avant qu'ils ne t'arrêtent ! » Je suis allé dire à mon père que j'allais repartir. Je suis parti le dimanche et le lundi les listes sont arrivées. Je n'ai rien dit à Claudette avant d'arriver à Paris par le premier vol que j'avais trouvé.

Habib - Donc à partir de là, on arrive à l'étape thèse, carrière universitaire, avec le stock de livres qui sont à côté de toi, et je sais que certains ne sont pas là. Parce que tu es un grand producteur en termes de volume et de contenu aussi, j'en ai lu plusieurs.

Cherif - J'ai un rapport à l'écrit depuis que j'étais enfant, comme je t'ai dit j'étais l'écrivain public pour tout le monde, depuis que j'étais enfant. Donc l'écriture, pour moi, c'est devenu une façon de m'exprimer, lecture, écriture.

Habib - C'est passé d'abord par une thèse.

Cherif - Je devais faire une thèse en géographie et aménagement du territoire. Mutin m'a dit que la recherche en géographie ça exigeait des enquêtes de terrain. J'ai alors repris le sujet de mon article sur « Etat, religion et droits humains ». Et il m'a dit annoncé que l'IEP de Lyon créait un DEA en sciences politiques et m'a conseillé d'aller voir Luc ferry qui le dirigeait en précisant qu'il était philosophe comme moi, et de lui

proposer un sujet qui n'exigeait pas d'enquêtes de terrain et de faire une thèse avec lui.

Habib - Ferry c'est le même qui était devenu ministre ?

Cherif - Oui, c'est le même. À l'époque, il était professeur de philosophie politique à l'Institut d'études politiques de Lyon. Donc je suis allé voir Luc Ferry et je lui ai proposé comme sujet la continuation de cet article que j'avais écrit et publié à Outrouhât en 1982 je crois, et je lui ai proposé de mener une recherche sur la laïcité et les droits humains dans la pensée politique arabe. Ferry m'a dit que laïcité et droits humains, c'était son domaine - il venait d'écrire le troisième volume de sa trilogie de philosophie politique *Des droits de l'homme à l'idée républicaine* - mais qu'il ne connaissait rien à la politique arabe contemporaine et que je devais donc trouver un arabisant qui puisse codiriger avec lui. Je suis allé voir Ali Merad, qui était professeur à Lyon 3 et qui était très content de mon projet. J'ai fait ma thèse sur *Laïcité et droits humains dans la pensée politique arabe contemporaine*, avec l'idée que je ne devais pas dépasser trois ans pour faire ma thèse.

Habib - Tu as eu un financement pour la thèse ?

Cherif - Pas du tout. Je travaillais à l'époque parallèlement, j'étais vacataire à l'université Lyon 2. Je m'occupais du secteur arabe, connaissance des populations de culture islamique, en formation continue à Lyon 2. Je faisais 40 heures de cours par semaine, parce qu'on était payés à l'heure effectuée, les trois mois d'été je n'étais pas payé. Donc il fallait que je finance aussi les mois de vacances. Je faisais 40 heures de cours et la nuit, les weekends et les vacances étaient consacrés à la thèse. Au bout de deux ans et demi, j'ai amené mon projet fini à Ali Merad et à Luc Ferry et j'ai soutenu ma thèse donc en octobre 89.

Le doyen de la faculté des langues m'a dit que j'avais rempli tous les contrats. En formation continue j'avais redressé le secteur arabe - connaissance des populations de culture islamique- dont s'occupait jusqu'à sa retraite le Père Henri Lemasne, payé par le CNRS et qui ne coûtait rien à l'université, il le gérait comme une œuvre de charité. Mais en 87 l'Université a décidé que tous les secteurs de la formation continue devaient être rentables et s'autofinancer. Ils ont alors décidé de fermer le secteur arabe. Je suis allé voir le doyen pour lui proposer un deal : « Vous ne le fermez pas et vous ne me payez qu'en fonction de ce que je fais rentrer. » En une année il était devenu le secteur le plus rentable de la formation continue. J'ai contacté les administrations publiques, les services de santé, les services sociaux et j'ai réorienté la formation à la connaissance des populations de culture islamique.

Le doyen m'a dit que j'avais rempli tous mes contrats professionnels. Secteur de formation continue redressé, contrat de chercheur honoré. Des gens qui étaient là depuis des années n'avaient même pas fait leur DEA. Il m'a promis la création d'un poste de maître de conférences pour moi en formation continue.

En janvier 90 il n'y avait pas de poste publié en lien avec ce qu'il m'avait été promis dans le Journal Officiel. Le président DRH, Bruno Gelas, qui passait devant mon bureau, me demanda comment j'allais et je lui dis furieusement : « mal ! » Je lui dis que Tissot, le doyen, m'avait promis un poste de maître de conférences en formation continue, et qu'il n'y avait rien de publié au Journal officiel. Il m'a répondu que l'Université l'avait effectivement demandé en 26^e position et qu'il ne paraîtrait pas avant 3 ans. Mais que le doyen pouvait me faire un contrat d'ingénieur d'études ou de de recherche.

Je suis sorti de son bureau, je suis allé voir le doyen, je lui ai demandé pourquoi il ne me ferait pas un contrat d'ingénieur de recherche. Il est allé voir le secrétaire général de l'université, il lui a demandé de me faire un contrat d'ingénieur d'études. Je lui ai dit qu'avec une thèse c'était ingénieur de recherche, pas ingénieur d'études. Il l'a changé tout de suite et donc je suis devenu ingénieur de recherche à l'Université Lyon 2, en attendant qu'il y ait un poste. Le premier poste qui est apparu c'était au département d'études arabes où j'ai été recruté comme maître de conférences.

Le même Bruno Gelas Jolas qui était devenu président de l'Université, m'a créé un poste de professeur en 2000. J'étais alors directeur du département. Katia Zacharia qui était à l'époque au département, avait tout fait pour que je puisse intégrer comme vacataire, puis comme contractuel, puis comme maître de conférences. J'ai dit à Jolas que je ne passerais pas professeur avant Katia qui était à l'origine de mon recrutement à l'université et que ce n'était pas à l'université de profiler le poste, c'était au directeur du département. Je l'ai profilé pour Katia Zacharia.

L'année suivante, ils ont demandé un professeur d'études arabes pour moi. Gelas a demandé à l'Université de transformer un poste de prof d'allemand gelé depuis deux ans en poste d'arabe en attendant que leur candidate germaniste soit prête pour son habilitation à diriger des recherches. C'est ce qu'ils ont fait. Eh bien, cette année-là toutes les demandes de professeurs ont été refusées à Lyon 2. Donc j'ai eu ce poste pour de prof d'allemand transformé en poste de prof d'arabe.

Habib - Tu as eu un poste de professeur à l'université de Lyon dans les conditions que tu viens de décrire et si tu es d'accord, on passe à ta contribution à la production des connaissances. Et il y a un tas de livres à côté de toi. Il y en a d'autres, je le sais. Ma première question, est-ce que tu as un projet, est-ce que tu t'es donné un projet d'écriture ? Les publications se suivent. Est ce qu'il y a un lien ou pas ?

Cherif - Oui, effectivement. Bon, si je suis devenu professeur c'est parce ce que j'ai produit. Si je n'avais pas écrit et si je n'avais pas publié, je n'aurais pas pu passer mon habilitation de directeur de recherches et je n'aurais pas pu donc être recruté comme professeur.

Même si je ne peux pas dire que le projet existait auparavant il y a un fil conducteur. Mon fil conducteur était double.

D'abord, j'étais préoccupé par cette idée de comment concilier socialisme, démocratie, droits humains, laïcité ? Ce sont les grandes problématiques qui étaient à l'origine de mon article publié au début des années 1980 dans la revue *Outrouhât*, et tous mes articles étaient toujours dans la même ligne. J'écrivais beaucoup dans les journaux sur ces questions-là.

Ma thèse portait sur la laïcité et les droits humains dans la pensée politique arabe contemporaine. La thèse dominante depuis la révolution iranienne et l'avènement de la République Islamique d'Iran, c'était celle de Bernard Lewis affirmant l'exception islamique. Il n'y aurait pas l'équivalent en islam de « rendre à César ce qui revient à César, rendre à Dieu ce qui revient à Dieu », qui aurait été à l'origine de la séparation du politique et du religieux, de la modernité, des droits humains, de l'individu et de la démocratie. Pourquoi ne voyait-il pas cela en islam ?

Ma recherche au départ a pu montrer que ce que l'on reproche à l'islam, on peut le reprocher aux autres religions. L'introduction de ma thèse c'était de montrer que le christianisme politique, le judaïsme politique, toutes les religions étaient contre, enfin les autorités religieuses de toutes les religions étaient contre la laïcité, contre les droits humains, contre la démocratie. La démocratie, c'est l'hérésie des temps modernes.

Habib - Est ce que c'est une forme de réponse au discours de l'islamophobie ? Et que toutes les religions se valent sur ce terrain-là ?

Cherif - Voilà, c'était répondre à la thèse de l'exception islamique de deux manières. D'un, montrer que si « rendre à César ce qui revient à César » c'est la clé de l'entrée à la séparation - « rendre à César » ça existe depuis des siècles, depuis le 1^{er} siècle de l'ère chrétienne - pourquoi la séparation n'est intervenue qu'au XX^e siècle ? Donc ça devait avoir une autre signification, ce n'était qu'une nouvelle lecture qui faisait un fondement de la séparation.

Donc j'ai montré que précisément « rendre à César » n'était pas un principe de séparation, mais un principe de sacralisation de l'autorité, « car toute autorité provient de Dieu » dit Saint Paul ; c'est devenu un principe de séparation quand il y a eu séparation. Là toute ma lecture des faits religieux s'est inversée. Ce n'est pas le religieux qui commande l'évolution des sociétés, ce n'est pas la culture qui commande l'évolution des sociétés, c'est la société qui réinterprète la religion, réinterprète sa culture et à sa lumière concilie ce que les gens croient avec ce qu'ils vivent, c'est la loi de la vie qui commande.

J'ai montré ça par rapport au christianisme et j'ai dit que pour l'islam c'est la même chose. Arrêtons cette obsession textuelle qui veut que dans les sociétés musulmanes, c'est un texte qui commande tout. C'est la thèse de Bernard Lewis et de beaucoup d'orientalistes qui approchent les sociétés musulmanes à travers les catégories de la théologie musulmane, du fiqh, des traités de théologie normative.

J'ai également montré que la tradition socialiste a sacrifié la liberté au nom de l'égalité, que la tradition libérale a sacrifié l'égalité au nom de la liberté, et que dans les deux cas on a abouti au même résultat : sacrifier ces deux fondements de la démocratie. Quelle est la liberté d'un SDF aux Etats-Unis d'Amérique ? Quelle est la liberté des exclus du système capitaliste aux États-Unis d'Amérique, en Amérique latine, dans les pays libéraux ? De quelle liberté jouissent-ils ? De quels droits jouissent-ils ? Et quelle est l'égalité dont on peut jouir dans le système soviétique ?

Conclusion : il faut concilier liberté et égalité pour que le socialisme ne soit pas contre la démocratie, contre les droits humains et concilier le libéralisme avec l'idée de l'égalité que les libéraux, surtout les néolibéraux, contestent.

Chercher à réaliser l'égalité et la justice sociale c'est « la route de la servitude » comme le dit Hayek. Or la route de la servitude c'est précisément le néolibéralisme, c'est le capitalisme sans freins, le capitalisme sauvage, la négation de la liberté. Donc tous mes travaux vont creuser la thèse de l'exception islamique et de l'exception chrétienne. Parce que quand on critique l'exception islamique, c'est à partir de ce qu'on nous présente comme étant l'expression chrétienne.

J'ai eu un débat avec Yadh Ben Achour pendant ma thèse et après parce qu'il était dans mon jury de thèse, il m'a dit : « Tu t'attaques à Bernard Lewis qui est une sommité scientifique. Tu t'attaques à l'Occident ! ». J'ai répondu : « Oui, parce que l'Occident c'est aussi lui qui a donné le nazisme, il a donné le fascisme. On va le mettre sur le dos de qui le fascisme ? Sur le dos des musulmans ? Est-ce les musulmans qui en sont responsables ? Est-ce le tiers monde qui en est responsable ? Est-ce l'Union Soviétique qui en est responsable ? C'est aussi l'Occident. L'Occident n'est pas monolithique, l'islam n'est pas monolithique, toutes les cultures ne sont pas monolithiques. »

Cela m'a mis sur la voie du comparatisme pour casser les thèses de l'exception islamique, de l'exception chrétienne, de l'exception occidentale. L'approfondissement de cette thèse-là m'a conduit, à m'intéresser à partir de 1916 à la révolution conservatrice et au néo libéralisme, aux liens entre révolution conservatrice et néo libéralisme. Et cela m'a confirmé qu'il n'y a pas d'exception islamique et j'ai montré à travers mon livre *Néo libéralisme et révolution conservatrice* - mon avant dernier livre - que l'islam politique c'est l'expression islamique de la révolution conservatrice mariée depuis Pinochet avec le néo libéralisme. Le néo libéralisme et la révolution conservatrice se sont mondialisées grâce à ce mariage dont le laboratoire était le Chili et qui a été consacré après le triomphe de Margaret Thatcher au Royaume Uni et de Reagan aux États-Unis, à travers le consensus de Washington, devenu la Bible de la Banque mondiale et du FMI, et les politiques de réajustement structurel accrues depuis les années 1980.

Donc voilà, c'est un projet qui avance et qui s'approfondit. Aujourd'hui je creuse cette idée, ce que tu as dit tout à l'heure, toutes les religions se valent. Dans l'aventure de la quête de sens, toutes les religions se valent. C'est l'objet mon prochain livre.

Parallèlement je travaille sur Carl Schmitt qui a été mobilisé par les populismes de gauche et de droite, au Nord comme au sud, notamment en Amérique latine et chez nous en Tunisie.

Habib - J'ai une question. Je ne peux pas prétendre avoir lu toutes tes publications, mais j'en ai lu plusieurs, y compris donc l'avant dernier livre, *Néolibéralisme et révolution conservatrice*. Qui écrit ces livres-là ? Est-ce que c'est l'intellectuel universitaire lyonnais ? Est-ce que c'est celui qui était à un certain moment en prison parce qu'il était aussi à Perspectives ? Est-ce que c'est le gamin sous la tente et qui grandit un peu dans la rébellion, un peu dans le rejet de beaucoup de choses ? Qui écrit ces livres ?

Cherif - C'est la somme de tout cela. L'être humain est multidimensionnel. C'est la somme de toutes ces expériences. Moi, je ne crois pas à la recherche en sciences humaines désengagée, je suis engagé, je l'avoue. Et quand on me montre que mon engagement a fait dévier ma recherche scientifique, je suis prêt à faire mon autocritique. Et quand je dis je suis engagé, je sais quand je parle comme un militant engagé. Je suis un militant, je ne le cache pas. Je suis toujours militant, je suis un citoyen du monde.

Quand je donne mon cours à mes étudiants, je ne parle pas en tant que militant engagé, je leur donne des textes, je travaille sur des textes, j'analyse les textes avec mes grilles, je suis prêt. « Un discours est scientifique quand il est falsifiable » dit Karl Popper. C'est à dire quand je définis mon objet, je définis ma méthode et je donne à mon contradicteur les moyens de discuter. C'est tout ce qu'on demande à un chercheur et la scientificité dans mon discours est à démontrer ou à infirmer. C'est ça mon contrat. Donc je ne suis pas désincarné quand je fais de la recherche.

Si je n'étais pas motivé, je n'aurais pas choisi ces thèmes de recherche-là. Si je n'avais pas vu la révolution, si je n'avais pas fait de la prison et si je n'avais pas vu Khomeini arriver, si je n'avais pas vécu la crise du socialisme dans mes tripes, les échecs du socialisme en Chine, en Albanie, au Vietnam ; toutes ces expériences de l'échec je les ai vécues dans ma chair, c'est ce qui a donné naissance à ma vie qui était remis en cause. Je ne vais pas me justifier après coup, je veux remettre en cause mais pour aller plus loin dans cet engagement humaniste. Pour moi, l'humain est la mesure de toute chose. A quoi ça sert les sciences humaines qui n'aident pas l'humain à être maître de son destin, être maître de son devenir ? C'est ça pour moi les sciences humaines.

Habib - Et c'est ça aussi ton engagement ?

Cherif - C'est ça mon engagement d'aujourd'hui. Je termine mon *Néolibéralisme et révolution conservatrice* sur un plaidoyer pour le cosmopolitisme respectueux de la liberté, de l'égalité et de la solidarité entre les humains, quelle que soit leur appartenance. Les dominés doivent se mettre à la place d'autres dominés et travailler tous ensemble. Si chaque dominé ne travaille que pour sa cause à lui et ne tient pas compte des autres dominés c'est la voie royale pour perpétuer l'asservissement au profit du néo libéralisme et de la révolution conservatrice. Je dis aujourd'hui que le grand ennemi de l'humanité c'est le néo libéralisme et la révolution conservatrice.

Habib - Est-ce que celui qui dit ça, celui qui a écrit surtout les derniers ouvrages est, j'allais dire encore, je peux le mettre entre parenthèses, marxiste ?

Cherif - Non. Je le dis, dans le marxisme, il y a des choses que je retrouve. J'ai un ami qui a écrit récemment un livre sur Karl Marx, « *El kalb el mayit wa el fikra el hay* »

Habib - Le chien est mort et l'idée est vivante.

Cherif - Le chien crevé. Karl Marx l'a appliqué à lui-même. C'est Spinoza qui a été désigné comme le chien crevé. Marx a dit Je suis le chien crevé. Le chien est crevé mais l'idée est vivante. C'est quoi l'idée vivante ? C'est l'émancipation de l'être humain, c'est la fin de l'exploitation. Ça pour moi ça reste, mais l'idéologie devenue un instrument de domination, non.

Habib - Et cet humanisme-là, parce que l'humanisme c'est une notion trop large, mais cet humanisme-là, est-ce qu'il peut être nourri aussi par des pensées libérales ?

Cherif - Moi je crois que l'avenir de l'humanité, c'est une démocratie à la fois sociale et libérale au sens de la liberté, qui respecte les libertés. La démocratie qui sacrifie l'égalité, elle finit par sacrifier, au nom de la liberté, la liberté aussi. La démocratie populaire qui a sacrifié la liberté au nom de l'égalité, a fini par sacrifier et la liberté et l'égalité. Depuis les années 90, je suis dans cette idée de comment à la fois être pour la liberté et pour l'égalité ? Comment concilier les deux ?

Habib - Quelle est la relation entre la Tunisie, ton pays, et celui qui écrit ces livres ?

Cherif - Elle est présente. La Tunisie pour moi, ça fait partie de l'humanité. Donc quand j'ai écrit « *Néolibéralisme et révolution conservatrice* », j'ai peu parlé de la Tunisie, je parlais d'une façon générale. J'ai des amis qui l'ont lu et qui ont cru trouver dans le livre un Tunisien qui parle de la situation en Tunisie, je n'ai pas besoin de dire que je parle de la Tunisie. J'ai eu des discussions avec des Chiliens qui ont lu cela, et quand j'ai dit que le Chili était le laboratoire du mariage entre la révolution conservatrice et le néo libéralisme, des Chiliens se sont reconnus dans ce que je dis. Ils ont prolongé ma pensée, ils sont allés plus loin que moi par rapport à la situation au Chili.

Je suis allé faire une conférence en Russie en 2019. J'ai parlé de la révolution conservatrice, ça a jeté un froid dans la salle et celui qui m'a invité m'a dit : « Mais Cherif, chez nous la révolution conservatrice c'est Poutine ». Je lui ai dit que c'était précisément pour cela que je le disais, j'ai parlé de la révolution conservatrice parce qu'ils étaient tout autant concernés que nous et que ce n'est pas seulement l'islam politique, ce n'est pas seulement le nationalisme arabe quand je parle de la révolution. Le national bolchévisme c'était au sein de la révolution conservatrice.

Donc c'est précisément tout cela. La Tunisie est présente, elle m'habite. Quand je me retrouve en Inde, quand je me retrouve en Indonésie, les réserves d'Indiens au Canada et aux États-Unis d'Amérique m'habitent aussi quand je parle de cela, parce que c'est mon humanité qui parle à travers tout cela.

Habib - 2011-2023, ça concerne aussi ce pays, la Tunisie, comment tu les vois ? Cette période-là, comment tu la vois ?

Cherif - Moi je crois que la révolution tunisienne - et il y a eu une révolution, même si elle n'avait pas de direction politique, il y a eu des révolutions sans direction politique - était portée par des revendications sociales et par des revendications démocratiques.

Quand on refuse que Ben Ali renouvelle son mandat, c'est démocratique. On veut l'alternance, on veut le changement. Quand on dit « *khobs, horreyya, karâma wataniyya* », *khobs* (pain) c'est social, *horreyya* (liberté) c'est politique, c'est la démocratie aussi. Mais cette révolution démocratique, portée par des aspirations, n'était pas démocratique, il n'y avait pas de projet démocratique tout prêt, elle était portée par des aspirations démocratiques, des aspirations sociales. Cet aspect-là, en l'absence d'une direction politique, a très vite tourné à une surenchère identitaire qui a profité à deux expressions de la révolution conservatrice. C'est un de mes derniers articles qui va paraître au mois de juin dans la revue *Confluences Méditerranée*, que j'ai intitulé *La révolution tunisienne, de Charybde à Scylla*, d'une expression de la révolution conservatrice incarnée par l'islam politique à une autre expression de la révolution conservatrice incarnée par Kaïs Saïd et ceux qui le soutiennent. (*Confluences Méditerranée*, Numéro 2023/2 (n° 125))

En quoi c'est une révolution conservatrice ? Elle sacrifie le social, elle sacrifie l'aspiration libérale, libertaire, je préfère même dire libertaire, de la révolution pour un projet identitaire au nom duquel l'individu disparaît. Les principes d'égalité et de liberté disparaissent. Elles ont disparu d'abord dans le projet islamiste et maintenant dans le projet de Kaïs Saïd qui a réussi à faire ce que les islamistes n'ont pas réussi à faire. Mettre dans la Constitution les finalités de l'islam, les finalités de la charia. Nahda n'a pas réussi à le faire. Le projet de Constitution de juin 2013 a été refusé. Kaïs Saïd a réussi à le faire. Pourquoi ? Parce que la situation que nous vivons aujourd'hui est bizarre. Elle me rappelle la situation des années 2000, quand Ben Ali était à l'apogée de son pouvoir. Les gens n'osaient pas, certains n'osaient pas s'opposer à Ben Ali

pour ne pas faire le jeu des islamistes. L'obsession islamiste était chez eux plus forte que la peur, que le rejet de la politique. Ils rejetaient Ben Ali, ils rejetaient sa politique mais ils craignaient que ça profite aux islamistes. Cette polarisation-là a fait que beaucoup se sont sentis obligés de se ranger derrière Ben Ali contre les islamistes, ou avec les islamistes contre Ben Ali.

Eh bien aujourd'hui on est dans la même position. Moi, j'ai des amis qui m'ont dit : « Je suis d'accord avec toi sur tout ce que tu dis sur Kaïs Saïd et j'ai envie de le crier. Mais quand je descends dans les manifestations pour me retrouver avec les islamistes je n'en ai pas envie. » Ce qui inhibe les gens aujourd'hui, c'est la peur que l'opposition à l'un ne profite à l'autre ou ne soit interprétée comme étant un soutien à l'autre, et c'est ça qui inhibe les gens.

Or, on a droit aujourd'hui de dire : « Je suis et contre le projet islamiste et contre le projet de Kaïs Saïd. » Et il faut s'opposer aux deux clairement. Et je n'ai pas le droit d'accepter que ce que je refuse pour moi en tant qu'être humain, je l'accepte pour l'autre parce qu'il est mon adversaire politique. Je suis contre l'injustice, contre l'instrumentalisation de la justice au profit d'un projet politique quel qu'il soit, même si c'est mon projet politique à moi, contre la violation des droits humains, contre la violation des libertés des gens, la liberté d'expression des gens.

Je suis pour qu'on arrête Rached Ghannouchi pour l'appareil sécuritaire, mais à condition que ce soit dans les conditions de respect des règles de la justice, de l'État de droit, pour que les islamistes soient poursuivis pour les gens envoyés en Syrie pour rejoindre Daesh ou d'autres groupes en Lybie ou ailleurs, mais je ne suis pas pour qu'on arrête Rached Ghannouchi parce qu'il a déclaré que la Tunisie sans la gauche et sans l'islam politique c'est la guerre civile. C'est une opinion, c'est un point de vue, il a raison de le dire. *Hezb el tahrir el islami* qui est contre la démocratie, qui est contre les droits humains, c'est un parti salafiste, le parti de la libération islamique a le droit d'exister en tant que parti tant qu'il ne passe pas à l'acte. On réprime des actes, des actes de violence, mais pas des idées.

Qu'on poursuive les gens pour de la corruption, pour l'instrumentalisation de l'Etat, pour les détournements des biens de l'Etat, pour la violation des lois de l'Etat, d'accord, mais pour des idées non, je suis contre. Aujourd'hui on en est là et ça ne me gêne pas de dire qu'aujourd'hui je dénonce ces atteintes aux libertés.

Habib - Pour pousser dans cette logique-là. Il est mort et il n'était pas rattrapable parce qu'il s'était enfui, je parle évidemment de Ben Ali. Tu aurais exigé un procès équitable s'il était en prison ?

Cherif - Ah oui, j'ai exigé, je l'ai exigé. Je continue à exiger un procès équitable. Je suis contre la chasse aux sorcières.

Habib - Dernière question Cherif Ferjani, le chantier en cours ou à venir, c'est quoi ?

Cherif -Voilà, je t'ai dit j'ai ces deux projets de livres que j'aimerais bien terminer avant de mourir.

Habib - Tu pourrais nous résumer un peu, rapidement ?

Cherif - Alors le premier dans le prolongement de « Pour en finir avec l'exception islamique ». J'ai un article qui va paraître dans un ouvrage collectif, que j'ai intitulé « Exception chrétienne versus exception islamique », pour montrer que pour les deux il n'y a pas d'exception. Mais plus généralement quand on parle de l'exception islamique on se réfère au christianisme, à l'exception chrétienne qui aurait donné la modernité.

J'ai lu le journal de vie de Gandhi, *Mes expériences de vérité*. Il est croyant moi, je ne le suis pas. Mais c'est un croyant assez intelligent. Il a dit que dans sa vie, dans ses expériences de vie et de vérité, il a connu la tentation de se convertir à l'islam quand il était enfant, parce que son père était ami avec les réformistes musulmans de l'école d'Aligarh, les disciples de Amir Ali et de Syed Ahmad Khan qui parlaient du Prophète et de ses compagnons, de l'égalité, il a dit que cela le fascinait. Et il a dit qu'il était touché par cette ségrégation inadmissible dans l'hindouisme, le sort des intouchables. Et puis il dit qu'à chaque fois l'exemple de l'islam, au lieu de le détourner de l'hindouisme, l'a incité à revenir chercher des réponses dans l'hindouisme. Il a été fasciné par le christianisme à la lecture de Tolstoï et du Sermon sur la montagne de Jésus-Christ. Il a dit qu'il a failli devenir chrétien. Et puis, sa réaction a été d'aller revisiter l'hindouisme à la lumière de cela. Quand il est allé à Londres, il a lu *Light of Asia*, la lumière de l'Asie, d'un bouddhiste, il a dit qu'il a eu la tentation de devenir bouddhiste. Chaque fois, au lieu de se détourner de l'hindouisme il a lu l'hindouisme et il a retrouvé ce qu'il cherchait, ce qui le fascinait dans les autres religions, il l'a retrouvé dans l'hindouisme. Et dans ce journal là on lui pose la question : « Donc vous êtes croyant, hindouiste ? » Il dit : « Oui, mais je suis aussi chrétien, je suis musulman, je suis juif, je suis bouddhiste, j'aurais pu l'être, mais parce que j'y suis né en Inde, dans cette culture-là je suis hindouiste. »

Habib - J'ai envie de te poser la même question. Je sais que tu es athée, mais est-ce que tu es quand même musulman ? Ou est-ce que tu as pris un peu de toutes les religions ? Ou est-ce que tu es complètement areligieux ?

Cherif - Je suis plutôt agnostique, en ce sens où je n'ai pas une vérité absolue à laquelle je crois mordicus et qui me fermerait à d'autres vérités. Ce qui m'intéresse, et c'est ce que dit Gandhi aussi, c'est l'aspect humaniste qu'un croyant peut trouver dans sa religion. Pour moi la religion n'existe pas, elle n'existe qu'à travers l'interprétation qu'en font ses adeptes. Si un musulman concilie son islam avec l'humanisme, si un chrétien construit son christianisme avec l'humanisme, si un juif le fait, un bouddhiste, un hindouiste, un shintoïste, peu importe, s'il arrive à concilier cela avec son appartenance à l'humanité, avec son humanité, avec son égalité c'est à dire « je ne

suis pas supérieur à l'autre, l'autre ne m'est pas supérieur, nous sommes des égaux en humanité », je n'ai rien contre.

Habib - Tu donnerais quoi pour passer une semaine sous la tente ? La tente bédouine.

Cherif - Ah j'y retourne souvent. Maintenant la tente bédouine de ma famille n'existe plus mais j'ai mes cousins qui sont encore sous la tente et j'y retourne avec plaisir. Et je suis allé sous la tente en Jordanie, en Syrie. Et j'aimerais bien aller dans le sud tunisien où il y a encore des tentes.

Mon grand rêve pour ma retraite, c'était de partir de Zagora à Tombouctou, à pied ou à dos de chameau. Malheureusement, les routes entre Zagora et Tombouctou ont été occupées par les salafistes et par les réseaux djihadistes. Donc je ne pouvais plus le faire. C'est ma grande frustration. Mais j'aurais bien terminé par un voyage comme je le faisais quand j'étais petit, derrière la caravane des nomades, marcher comme ça. C'est à dire, je suis là, derrière le troupeau de chameaux et derrière le troupeau de moutons mais ma tête est ailleurs, dans le monde, ailleurs. C'est ce que je continue à faire, nomadiser à ma manière aujourd'hui.

Habib - Et bien je vais te souhaiter un bon nomadisme encore plus longtemps parce qu'on a besoin de ça. Merci beaucoup Cherif Ferjani pour ton amitié d'abord, et pour tout le reste.

Cherif - Merci à vous de m'avoir donné cette occasion de parler de tout cela.